

# George Sand-Alexandre Dumas. Correspondances croisées

**Claude Schopp, écrivain**  
cemschopp@orange.fr

Rebut: 25 Febrer 2007

Acceptat: 28 maig 2007

## RESUM:

### **George Sand- Alexandre Dumas. Correspondències creuades**

Les correspondències són només espills trencats que reflecteixen de manera imperfecta la relació entre els qui s'escriuen; així succeeix amb aquests dos gegants de la literatura. Tenen molts elements en comú: una trobada fortuïta dels seus pares, la bastardia, el pseudònim, el fet de viure una infantesa rural... Comparteixen així mateix idèntica inestabilitat sentimental i idèntica llibertat sexual que escandalitza llurs contemporanis. Varen conèixer ràpidament la glòria en arribar a París i comparteixen molts amics comuns.

L'article mostra les fases d'aquesta relació entre escriptors que es tradueix en llur correspondència creuada. Segueix la correspondència, degudament anotada per Claude Schopp.

## MOTS CLAU:

Correspondència, espills, bastardia, pseudònim, llibertat sexual, Alexandre Dumas fill.

## RÉSUMÉ:

### **George Sand-Alexandre Dumas. Correspondances croisées**

Les correspondances ne sont que des miroirs brisés qui reflètent imparfaitement le rapport entre les correspondants; il va ainsi de ces deux géants de la littérature. Ils ont plusieurs éléments en commun: une rencontre fortuite de leurs pères, la bâtardise, le pseudonyme, le fait d'une enfance campagnarde. Ils partagent aussi la même instabilité sentimentale et la même liberté sexuelle, qui scandalisent leurs contemporains. Ils ont eu rapidement la gloire à leur arrivée à Paris et partagent beaucoup d'amis communs.

L'article rend compte des phases de cette relation entre écrivains qui se traduit dans leur correspondance croisée. Suit la correspondance dûment annotée par Claude Schopp.

**MOTS CLÉS:**

Correspondance, miroirs, bâtardise, pseudonyme, liberté sexuelle, Alexandre Dumas fils.

**RESUMEN:**

**George Sand-Alexandre Dumas. Correspondencias cruzadas**

Las correspondencias son únicamente espejos rotos que reflejan de manera imperfecta la relación entre los que se escriben; así sucede con estos dos gigantes de la literatura. Tienen muchos elementos en común: un encuentro fortuito de sus padres, la bastardía, el pseudónimo, el hecho de vivir una infancia rural. Comparten también la misma inestabilidad sentimental y la misma libertad sexual, que escandalizan a sus contemporáneos. Conocieron con rapidez la gloria a su llegada a París y comparten muchos amigos comunes.

El artículo señala las fases de esta relación entre escritores que se traduce en su correspondencia cruzada. Sigue la correspondencia debidamente anotada por Claude Schopp.

**PALABRAS CLAVE:**

Correspondencia, espejos, bastardía, pseudónimo, libertad sexual, Alexandre Dumas hijo.

**ABSTRACT:**

**George Sand-Alexandre Dumas. Crossed correspondence.**

Correspondence is merely a broken mirror that imperfectly reflects the relationship between those who write, as is the case between these two giants of literature. They had many elements in common: a casual meeting between their parents, illegitimacy, pseudonyms, having a rural childhood, etc. They also shared the same emotional instability and the same sexual freedom that scandalised their contemporaries. They both had a very quick success on arriving in Paris and had many friends in common.

The article highlights the stages in this relationship between the two writers as illustrated by their crossed correspondence. The paper follows the correspondence duly noted by Claude Schopp.

**KEYWORDS:**

Correspondence, mirrors, illegitimacy, pseudonym, sexual freedom, Alexandre Dumas' son.

*À la mémoire de Georges Lubin*

**Introduction**

Les correspondances sont des miroirs brisés, dont les éclats n'ont le pouvoir que de refléter des fragments de la personnalité des épistoliers ou des relations qui les ont unis. Les lettres échangées entre George Sand et Alexandre Dumas ne restituent sans doute qu'imparfaitement la véritable affection et l'admiration qu'ont éprouvées l'un pour l'autre ces géants de la littérature qui possèdent plus d'un trait en commun, comme un air de famille.

Avant même leur naissance, un événement semble les rapprocher, puisque, en avril 1801, c'est Maurice Dupin, le père de George Sand qui est chargé par le Directoire de convoier le général Dumas enfin libéré des geôles napolitaines après la paix de Foligno.

George Sand et Alexandre Dumas sont tous deux nés sous le signe de la bâtardise, et choisissent de se faire un nom, c'est-à-dire une légitimité, en adoptant un pseudonyme (Alexandre Davy de La Pailleterie reprend le nom de guerre de son glorieux père), qu'ils légueront à leurs enfants; l'un et l'autre sont élevés par des femmes après la mort du père et connaissent une enfance campagnarde, marquée par la plus grande liberté: leur robustesse, leur santé insolente résistant à toutes les fatigues viennent sans doute de là. Les corps endurcis se plaisent aux exercices physiques, marche, natation, équitation, chasse pour Dumas, voyages.

Ils partagent aussi la même instabilité sentimentale et la même liberté sexuelle, qui scandalisent leurs contemporains.

Venus à Paris de leur province, ils rencontrent, presque à leur premier essai, une gloire soudaine et pendant quarante ans ne cessent d'occuper le devant de la scène, pratiquant tous les genres (théâtre, roman, relations de voyages, autobiographie, etc.), accumulant inlassablement une œuvre immense.

Tant d'affinités, qui se manifestent encore par le choix d'amis communs, Delacroix, Marie Dorval, Bocage, Liszt, semblaient le gage d'un commerce profond.

En publiant leur correspondance croisée, nous mettrons en évidence trois mouvements qui peuvent résumer les relations de ces deux écrivains jumeaux.

Le premier de ces mouvements est entaché à son origine de malentendu. Le 10 mars 1833, George Sand écrit à Sainte-Beuve:

À propos, réflexion faite, je ne veux pas que vous m'amenez Alfred de Musset. Il est très dandy, nous ne nous conviendrions pas, et j'avais plus de curiosité que d'intérêt à le voir. Je pense qu'il est imprudent de satisfaire toutes ses curiosités et meilleur d'obéir à ses sympathies. À la place de celui-là, je veux donc vous prier de m'amener Dumas en l'art de qui j'ai trouvé de l'âme, abstraction faite du talent. Il m'en a témoigné le désir, vous n'aurez donc qu'un mot à lui dire de ma part, mais ve nez avec lui la première fois, car les premières fois me sont toujours fatales.

La conjonction désirée échoue, sans qu'on en sache exactement la cause; les suites donnent lieu à un imbroglio «un peu ridicule et un peu scandaleux» (Victor Pavie à Sainte-Beuve, 13 juillet 1833). En effet, G. Sand, qui venait de rompre avec Jules Sandeau, a jeté, à défaut de Dumas, son dévolu sur Prosper Mérimée, lequel est victime d'un *fasco*, que G. Sand rapporte à son amie Marie Dorval, laquelle livre la confidence à Alexandre Dumas, lequel s'empresse de faire un bon mot qu'il répand autour de lui («Prosper Mérimée a cinq pieds, cinq pouces...»), le tout se concluant par une provocation en duel de Gustave Planche, *patito* de Sand, adressée à Dumas, première d'une série de lettres que nous avons publiées autrefois et que nous reproduisons en annexe («Un duel manqué pour George Sand», *Les Amis de George Sand*, 1, 1984).

La seule victime de ce duel manqué, c'est la possibilité d'une amitié entre les deux écrivains, du moins dans l'immédiat. La blessure met une quinzaine d'années à se refermer, malgré l'intercession, semble-t-il d'Ida Ferrier, la maîtresse que Dumas a fini par épouser (voir la lettre de G. Sand qui lui est adressée le 1er janvier 1844). La réconciliation, qu'aucun document ne permet de dater, est scellée publiquement par la dédicace à Dumas de *Molière*, drame en cinq actes, représenté au Théâtre de la Gaïeté, le 10 mai 1851.

Le deuxième mouvement est enclenché par Alexandre Dumas fils découvrant en mai 1851 au fond de la Silésie, à Myslowitz, où, à la poursuite de sa dame aux perles, Lydie Neselrode, il a été contraint de s'arrêter, les lettres de George Sand à Frédéric Chopin. La restitution de ces lettres à George Sand, qui les livre à la flamme, entraîne de sa part une extrême, reconnaissance envers le père, qui le premier a révélé à Sand cette découverte, et le fils. Les deux écrivain entre enfin dans une familiarité à laquelle tout semblait les destiner.

Le troisième mouvement découle naturellement de la cordiale confraternité ainsi fondée. Si George Sand se méfie toujours du goût excessif de Dumas pour la publicité, entre autre lorsqu'il est directeur du *Mousquetaire*, elle sait l'employer quand son fils Maurice publie à son tour des livres, et ne rechigne jamais à participer aux bonnes œuvres que Dumas multiplie par le truchement de son journal. Cependant, c'est l'évolution des rapports entre George Sand et Dumas fils, qui, après quelques séjours à Nohant, en vient à appeler G. Sand «Maman», qui mettent Dumas père et G. Sand sur un pied d'intimité. Par cette filiation putative, Alexandre le père et George forment un faux couple, père et mère d'un même (grand) enfant, comme si la liaison avortée en 1833 avait cependant porté fruit. Aussi, pendant le séjour de Dumas à Naples, la correspondance entre eux se construit-elle par l'intermédiaire de leur fils commun.

Le 17 décembre 1870, G. Sand note dans son *Journal d'un voyageur pendant la guerre* (Paris, Michel Lévy frères/ Librairie nouvelle, 1871, p. 199):

«Un mot d'Alexandre Dumas m'apprend la mort de son père. Il était le génie de la vie, il n'a pas senti la mort. Il n'a peut-être pas su que l'ennemi était à sa porte et assistait à sa dernière heure, car on dit que Dieppe est occupé.»

C.S.

## Correspondance

### «Quoique vous ne m'aimiez pas»

#### 1. *George Sand à Alexandre Dumas*

[Paris, 25 avril 1836]

Je vous écris, quoique vous ne m'aimiez pas du tout. De mon côté, je ne vous aime nullement, pour la seule raison que vous avez été très mal à mon égard. Du reste, je n'attaque pas votre caractère à tous autres égards. Je ne vous connais pas. Enfin vous savez tout aussi bien que moi que je dois désirer de voir *Don Juan*<sup>1</sup> et que je n'étends pas mes antipathies de votre personne à vos oeuvres. Je ne le puis pas. J'ai envoyé ce matin chez vous et à la location pour avoir une loge. Partout on faisait queue et mon domestique n'a pu pénétrer. Je dois partir jeudi soir<sup>2</sup>, mais je veux retarder mon départ d'un jour, si vous me trouvez une loge, ou tout au moins, deux places. Répondez-moi donc aujourd'hui. Je crois que la chevalerie, dont vous savez si bien ressusciter l'esprit, vous ordonne un peu d'être obligeant pour moi, aux termes où nous en sommes.

George

Autographe: ancienne collection Jean Davray, pillée en 1940; copie: Bibliothèque de l'Institut, fonds Spoelberch de Lovenjoul, E 917, f. 279-280.

Publications: Jean Davray, *George Sand et ses amants*, p. 104; G. Sand, *Correspondance*, éd. Georges Lubin, t. III, p. 346-347.

#### 2. *Alexandre Dumas à George Sand*

[Paris, 25 avril 1836]

Madame

Pardon d'abord du papier sur lequel je vous écris. Je rentre<sup>3</sup> je trouve votre lettre - et je tombe sur le premier chiffon venu pour ne point être en retard

---

<sup>1</sup> *Don Juan de Marana ou la Chute d'un ange*, mystère en cinq actes, musique de Piccini, décors de Cicéri, Nolau, Devoie et Pourchet, sera représenté à la Porte-Saint-Martin le 29 avril 1836. Dumas l'avait composé l'année précédente, en juin 1835, à Toulon.

<sup>2</sup> Le jeudi 28 avril.

<sup>3</sup> Sans doute d'une des dernières répétitions de *Don Juan*.

d'une minute avec vous. Du reste le chose était déjà faite - et j'avais répondu à Bonnaire et à Bulos<sup>4</sup>, que ne me restât-il qu'une loge pour ma soeur<sup>5</sup>. Ma soeur n'aurait pas la loge quand c'est vous qui me la demandez.

Malheureusement la pièce ne passe que mardi. Resterez-vous jusqu'à ce moment? La chose n'en vaut guère la peine - si vous restez - je me consolerais d'une chute.

Je ne serai pas si franc que vous - et je ne vous dirai pas que je ne vous aime pas car il est bien difficile de séparer l'auteur de son oeuvre - et l'admiration que l'on a pour l'une jette toujours de magnifiques rayons sur l'autre. Or Madame si vous avez un grand et sincère admirateur au monde c'est moi.

<sup>4</sup> Pierre Félix Bonnaire (Paris, 21 décembre 1794-8 mai 1865), fils du baron Félix Bonnaire, s'associa à Buloz et lui apporta les capitaux nécessaires pour assurer le lancement de la *Revue des deux mondes*. Il fut, jusqu'en 1845, co-directeur de la *Revue de Paris* et assura les relations extérieures de la *Revue des deux mondes*. - François Buloz, (Vulben, Savoie, 20 septembre 1804-Paris, 12 janvier 1877), fils de cultivateurs, après de modestes études au collège Louis-le-Grand, gagna sa vie comme rédacteur à la *Biographie nouvelle des contemporains* et comme ouvrier typographe, correcteur à l'imprimerie de l'archevêché (1825), puis chez Everat (1828). Au début de 1831, il s'associa avec l'imprimeur Auffray afin de reprendre la *Revue des deux mondes*, dans le capital de laquelle entrèrent, en 1832, les frères Bonnaire, ce qui permit un lancement efficace de la revue qui ouvrit aux écrivains modernes (Dumas, Sand, Musset, Vigny) et occupa une place importante dans la vie littéraire. A. Dumas fut l'un des premiers à collaborer à la *Revue des deux mondes* naissante avant que l'hostilité au mouvement romantique ne s'y déclarât (G. Planche, Sainte-Beuve). Il collabora ensuite à la revue concurrente, la *Revue de Paris* que Buloz avait rachetée en 1834. De 1838 à la révolution de Février, Buloz fut commissaire royal, puis administrateur de la Comédie-Française: il encouragea d'abord Dumas à écrire pour le théâtre, mais après quelques échecs, la guerre fut déclarée entre les deux hommes: en 1844, furieux que l'on eût pas repris *Christine* et qu'on lui refusât une prime, Dumas attaqua l'administrateur dans des «Lettres au rédacteur de la *Démocratie pacifique* (27 novembre, 4, 5, 6 et 26 décembre), l'accusant d'assassiner la littérature en éloignant de la scène les auteurs modernes et de faire régner sur les lettres, à travers la *Revue*, une espèce de terrorisme. Dumas reprit sa campagne contre Buloz, dans *Mes mémoires* (ch. CCXXXI, *Le Mousquetaire*, 20 décembre 1853, puis dans *Le Mousquetaire* qui ouvrit une rubrique «Buloz-y-en-a» (26, 27, 28, 29, 31 décembre 1853) où il joua un rôle considérable pendant quarante ans, faisant les réputations littéraires et politiques.

<sup>5</sup> Marie Alexandrine Aimée Dumas Davy de La Pailleterie (Villers-Cotterêts, 17 septembre 1793-Grenoble, 5 mai 1881), soeur aînée d'Alexandre Dumas, après avoir reçu une excellente éducation à la pension de Mme Mauclerc, rue du Harlay à Paris, épousa, sans dot, Pierre Joseph Marie Victor Letellier (Soissons, 5 mai 1787-1861), qui, comme son père Antoine Pierre Marie Letellier, contrôleur principal des Droits réunis à Soissons, fit carrière dans l'administration fiscale, à Saint-Lô (1813), à Valognes (1814), à Villers-Cotterêts, contrôleur ambulant en résidence à Soissons (1818), contrôleur à Dreux (1822), à Chartres (1829), directeur des contributions indirectes à Nogent-le-Rotrou (1832-1837), à Soissons (1838-1841), à Senlis (1841-48). Aimée suivit son mari dans ses différentes places. Elle lui donna deux fils: Pierre Louis *Emile* et Jacques Julien *Alfred*, nés à Soissons le 31 août 1814 et le 30 septembre 1818.

Veillez agréer Madame l'expression de ma reconnaissance si vous restez et de mon profond regret si vous partez.

Alex Dumas

La loge serait demain à votre disposition - ou plutôt je l'enverrai chez vous.

Catalogue Charavay, mars 1964, n°27. 2 p. adresse au verso du 2e f.; Catalogue Charavay, octobre 1996, 45012.

### 3. *George Sand à Alexandre Dumas*

[La Châtre, 7 mai 1836]

Des affaires extrêmement pressés m'ont forcée de quitter Paris immédiatement après la rep[résentati]on de *Don Juan*<sup>6</sup> Sans cela vous eussiez reçu plus tôt mes félicitations et mes remerciements. Je vous les adresse du fond de ma province. Recevez-les comme sincères. Vous savez que je ne fais pas profession d'être gracieuse et que je me soucie de plaire aussi peu que de déplaire. J'ai applaudi chaudement votre drame, j'y ai été profondément émue. Vous avez emprunté tour à tour les couleurs de Goethe, de Shakespeare, de Dante et de Calderon. Mais vous avez si bien su les rendre vôtres, et les lier avec des traits de force et de haute poésie, que l'on peut dire, ce que vous avez dit une fois avec raison contre les pédants du siècle: «Chacun prend son bien où il le trouve»<sup>7</sup>.

---

<sup>6</sup> G. Sand a quitté Paris le 3 mai. Devant le tribunal civil de La Châtre se poursuivait le procès l'opposant à Casimir Dudevant; le tribunal, par jugement du 16 février 1836, avait prononcé la séparation des époux Dudevant, mais Casimir y avait fait opposition de forme et de fond (8 et 14 avril); par jugement du 11 mai, le tribunal maintint la séparation de corps et de biens.

<sup>7</sup> Il semble que G. Sand se réfère à la préface de *Charles VII chez ses grands vassaux*, représenté à l'Odéon le 20 octobre 1831, où, après avoir reproduit un passage de la *Chronique* d'Alain Chartier, Dumas écrit: «Je cherchais la matière d'un drame; il y en avait un dans ces vingt lignes: je le pris./ Il se présenta à mon esprit sous une forme classique: je l'adoptai./ Le théâtre est, avant tout, chose de fantaisie; je ne comprends pas qu'on l'emprisonne dans un système. Un même sujet se présentera sous vingt aspects divers à vingt imaginations différentes. Tracez des règles uniformes, forcez ces imaginations à les suivre, et il y a cent à parier contre un que vous aurez dix-neuf mauvais ouvrages; laissez chacun prendre son sujet à sa guise, le tailler à sa fantaisie; accordez liberté entière à tous, depuis les douze heures de Boileau jusqu'aux trente ans de Shakespeare, depuis le vers libre de Jodelle jusqu'à l'alexandrin de Racine, depuis les trilogies de Beaumarchais jusqu'aux proverbes de Théodore Leclercq: et alors chaque individu flairera ce qui convient le mieux à son organisation, amassera ses matériaux, bâtira son monde à part, soufflera dessus pour



Mon suffrage a peu d'importance mais je le crois assez sain, par la raison que je suis fort ignorante et que l'ignorance est ordinairement naïve et sans prévention.

L'actrice chargée du rôle de l'Ange a eu dans le cimetière un moment sublime<sup>8</sup>. Cette scène est d'ailleurs la plus belle du drame selon moi. Cette

---

lui donner la vie, et viendra, au jour dit, avec un résultat sinon complet, du moins original; sinon remarquable, du moins individuel.»

<sup>8</sup> Marguerite Joséphine Ferrand, dite Ida Ferrier, (Nancy, 31 mai 1811-Gênes, 11 mars 1859), fille de Mathias Ferrand et d'Anne Calais, reconnue par son père par acte du 5 mars 1812, puis légitimée par sa parents lors de leur mariage (Metz, 17 novembre 1813) reçut chez les chanoinesses allemandes de Strasbourg une bonne éducation, parlant et écrivant admirablement l'allemand. C'est en jouant dans le petit théâtre de la pension qu'elle prit goût à l'art dramatique. La pension terminée, elle revint vivre à Nancy, où la comtesse Dash la remarqua à un bal de la préfecture. À dix-sept ans, à la mort de son père qui laissait une situation financière embarrassée, elle vint à Paris, s'adressant au aux frères Sevestre qui dirigeaient les théâtres de banlieue. Sous le nom d'Ida, elle débuta au théâtre de Belleville (50 fr. par mois). Grâce à la protection de Jacques Domange, son «bon oncle», elle put louer un appartement rue Cadet et se fit engager au théâtre des Nouveautés, mais pour rupture de contrat, le tribunal de Commerce la condamna à payer 200 fr. par représentation manquée. En décembre 1831, lors des répétitions de *Térésa*, elle rencontra A. Dumas qui l'engagea immédiatement pour jouer le rôle-titre de son drame, dans lequel, le 6 février 1832, elle remporta un grand succès. Cependant, après quinze représentations, le drame quitta l'affiche, et Ida passa au Théâtre du Palais-Royal (1832-1833) mais, peu à peu, elle réussit à supplanter la maîtresse en titre de Dumas, Belle Krelsamer (1833). Son amant la fit engager à la Porte-Saint-Martin, où elle débuta le 6 août 1833 dans *La Chambre ardente* de Mélesville, reprit *Térésa* et remplaça Juliette Drouet dans *Marie Tudor* (9 novembre) avant d'obtenir un triomphe dans le rôle d'Angèle dans le drame éponyme, composé pour elle par Dumas (28 décembre). Elle quitta son logement 12, rue de Lancry pour s'installer chez son amant 30, rue Bleue. Elle créa à la Porte-Saint-Martin *La Vénitienne* (7 mars 1834), le rôle-titre de *Catherine Howard* d'A. Dumas (2 juin 1834: échec), le double rôle d'Oliva et d'Inès dans *La Famille Moronval* de Charles Lafont (6 octobre 1834). Le 12 mai 1835, le couple quitta Paris pour un long voyage en Italie dont il ne revinrent que le 25 décembre. Le 25 janvier 1836, elle fit dans *Angèle* sa rentrée à la Porte-Saint-Martin où elle créa ensuite *Les Infans de Lara* de Mallefile (2 mars 1836), puis le rôle du Bon Ange dans *Don Juan de Marana* (30 avril). Le 24 février 1837, imposée par Dumas, elle signa avec la Comédie-Française un engagement comme jeune premier rôle pour la période du 1er octobre 1837 au 31 mars 1838. Dumas lui tailla sur mesure le rôle de Stella de son *Caligula* (26 décembre 1837), mais la critique fut féroce autant pour la pièce que pour l'interprète. Après un voyage en Allemagne, en compagnie de Gérard de Nerval, le couple s'installa somptueusement 22, rue de Rivoli et Ida fit ses débuts, le 14 janvier 1839, au nouveau théâtre de la Renaissance, où elle créa le 10 avril le rôle de Francesca dans *L'Alchimiste*. Après sept ans de vie commune, les amants contractèrent un mariage diversement interprété: la signature du contrat le 1er février 1840, fut suivi d'un mariage civil (témoins: Chateaubriand et Villemain, ministre de l'Instruction publique) et d'un mariage religieux à l'église Saint-Roch (5 février; témoins: Louis Boulanger et Charles Robelin). Les nouveaux époux quittèrent Paris le 7 juin pour Florence avec le but avoué de mener un train de vie moins dispendieux; ils s'installèrent d'abord Porta alla Croce, dans un petit palais avant de se résigner à n'occuper qu'un modeste appartement via Rondinelli. Après le long séjour à Florence, ponctué de séjours à Paris, plus fréquents et plus longs pour Dumas, et marqué par des

double existence de femme et d'ange, ces réminiscences du monde invisible aux hommes avec ces déchirements de la vie réelle sont des choses exquises et grandes à la fois.

Adieu. Je vais voyager<sup>9</sup>. Je n'[ai] pas de but. Ainsi de vous donnez pas la peine de répondre à ce billet. D'abord votre réponse ne m'arriverait peut-être que l'année prochaine. Ensuite vous ne me devez pas de remerciements. Ce que je vous dis est senti, et c'est moi qui suis votre obligé[e].

T. à v.

George

[suscryption:]

Monsieur

Mr Alexandre Dumas

rue Bleue -- Paris

[c.p.:]

La Châtre

7 Mai 1836

Autographe: Bibliothèque de l'Institut, fonds Spoelberch de Lovenjoul, E 913, f. 115-116. Publications: Ch. Glinel, «Alexandre Dumas intime. Ida Ferrier», *Le Livre*, VIII, 10 avril 1887, p. 101; G. Sand, *Correspondance*, éd. Georges Lubin, t. III, p. 355-356.

#### 4. George Sand à Ida Dumas

[Paris, 1er janvier 1844]

Quel beau bouquet, Madame, et quel aimable souvenir! Vous voulez donc bien pardonner à un être maussade, souffrant et reclus, d'avoir si mal répondu à vos gracieuses avances? Soyez sûre qu'au fond du coeur je suis vivement touchée de tant de bontés, et que je serais bien heureuse de causer

---

infidélités de part et d'autre (Ida aurait entretenu une liaison avec le comte Pouchin, et peut-être Edoardo Alliata), le retour à Paris (45, rue de la Chaussée-d'Antin) à l'automne 1843 entraîna la séparation à l'amiable du couple (15 octobre 1844): Dumas promettait de verser à Ida 10 000 f. par mois et de payer sa voiture et diverses indemnités, tandis qu'Ida se chargeait de l'éducation et de l'entretien de Marie, la fille de son mari et de Belle K. Après la séparation, Ida, en avril 1845, Ida s'installa d'abord à Florence. - À l'acte quatre, le cinquième tableau a pour décors «le cloître d'un couvent de trappistes; au milieu, une grande croix de pierre entre quatre cyprès. - ça et là des tombes. - Aux deux côtés, deux brèches qui permettent à la vue de plonger dans la campagne.» S'ur Marthe, interprétée par Ida y apparaît à la scène III.

<sup>9</sup> G. Sand ne partira pour la Suisse en compagnie de ses enfants que le 28 août.

avec vous quelques fois au coin de mon feu. Soyez mon défenseur auprès de Monsieur Dumas, afin qu'il me pardonne ma sauvagerie, comme vous me l'avez pardonnée vous-même, avec tant de générosité, de bienveillance et de charme!

George Sand  
1er janvier 44

[suspcription:]  
Madame Alexandre Dumas  
Rue de Rivoli, 2210  
[c.p.:]  
2 janvier 1844

Autographe: Bibliothèque de l'Institut, fonds Spoelberch de Lovenjoul, E 913, f. 119-120. Publication: George Sand, *Correspondance, op. cit.*, Editions Garnier frères, Tome IV, 1969, p. 360.

**5. Apostille d'Alexandre Dumas et de George Sand, à une lettre de Raucourt au ministre de l'Intérieur [Jules Baroche]**

[Paris, 5 janvier 1851]

En créant la place de professeur de Drame au Conservatoire, Monsieur le Ministre rendra un immense service aux jeunes gens qui se vouent à l'exploitation de ce qu'on appelle l'Ecole moderne et qui à part la place qu'ils peuvent occuper au Théâtre-Français et à l'Odéon, où de temps en temps encore le Drame réclame son tour, n'ont d'autre carrière ouverte que les Théâtre du boulevard.

D'ailleurs un genre qui compte parmi ses créateurs, en Angleterre Shakespeare, en Espagne Lope de Vega et Calderon, en Allemagne Goethe et Schiller, et en France Victor Hugo et Alfred de Vigny, a parfaitement le droit de réclamer avec insistance ses lettres de naturalisation en France.

5 janvier 1851  
Alexandre Dumas  
George Sand

---

<sup>10</sup> George Sand semble ignorer la nouvelle adresse des Dumas: de Florence, Ida Dumas avait demandé que le bail du 22, rue de Rivoli fût résilié pour la mi-juillet 1841. A leur retour d'Italie, en août 1843, les Dumas avaient emménagé au 45, rue du Mont-Blanc (rue de la Chaussée-d'Antin).

En mettant ainsi sa signature au-dessous de celle d'Alexandre Dumas, George Sand souscrit aux observations qui viennent d'être énoncées et les fait siennes.

Publication: Paul Bonnefon, «Une chaire de drame au Conservatoire, *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1916, p. 265-267.

***Lettre de Raucourt:***

«A Monsieur le Ministre de l'Intérieur./ Monsieur le Ministre./ Depuis bien des années, le Drame est joué sur nos théâtre. Créé m quelque sorte par Diderot et Beaumarchais, il a été adopté depuis par les écrivains les plus distingués. De nos jours, Frédéric Soulié, Alexandre Dumas, Victor Hugo, Alfred de Vigny, Viennet, Adolphe Dumas, Gozlan, Lafont, Balzac, Rosier, etc., presque tous nos auteurs modernes ont reconnu qu'un genre qui réunit le gracieux au sévère, le comique aux passions énergiques et saisissantes, méritait une attention particulière et sérieuse.

Le public avait d'avance ratifié ce jugement, car depuis près de trente ans les plus grands succès ont été obtenus par les pièces écrites d'après les principes de cette école nouvelle, si gracieusement suivie en France par les Scribe, Casimir Delavigne, Mélesville, Bayard, etc.

Mais si le Drame réunit les qualités de deux genres très distincts, il exige aussi, de la part des artistes destinés à le mettre en action, des qualités qui participent à la fois de la Comédie et de la Tragédie. Eh bien, Monsieur le Ministre, c'est là ce qui n'a jamais été uffisamment compris, ce qui n'a jamais été l'objet d'une étude véritable et spéciale.

C'est sous ce point de vue que je me suis appliqué surtout à considérer l'art d'interpréter nos auteurs modernes et si, par mes longues et studieuses observations, j'ai été assez heureux pour obtenir quelques succès sur quatre théâtres différents à Paris, je me suis convaincu que les jeunes gens qui débutent aujourd'hui dans la carrière ont besoin d'un guide qui les fasse profiter de son expérience.

Je crois donc, Monsieur le Ministre, que s'il existait au Conservatoire *un Professeur de déclamation affecté particulièrement au Drame*, notre scène se ressentirait bientôt de cette innovation heureuse.

Quinze ans d'études assidues, en dehors de mes travaux habituels, vous paraîtront peut-être un titre suffisant pour donner à des élèves des leçons pratiques en harmonie avec les exigences d'un genre nouveau.

J'oserai donc, Monsieur le Ministre, réclamer de vos lumières et de votre justice un emploi que je me crois en état de remplir, et dont la création, qui vous serait entièrement due, ajouterait encore à l'estime qu'ont pour vous tous nos hommes de lettres.

Votre équité a sans doute déjà reconnu la nécessité et l'importance de la mesure que je propose; mais si vous désiriez, Monsieur le Ministre, que j'entrasse dans de plus logs détails à l'égard de cette théorie pratique appliquée à l'étude *bien sentie* du Drame, morale et littéraire, il me serait facile de vous convaincre que sans *la Classe* que je sollicite, et dont l'existence est si vivement désirée par nos auteurs, les six théâtres de Paris, qui sont aujourd'hui les organes du Drame moderne, n'auront pas à l'avenir de sujets proprement dignes d'en être les éloquentes interprètes.

Guidé surtout par le désir d'être utile à mon pays, j'accepterai, sans rétribution, s'il le faut, la position que j'ai l'honneur de vous demander au Conservatoire, jusqu'à ce qu'une place devenue vacante et que mes services reconnus, il soit possible de me nommer titulaire.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Ministre, votre très respectueux serviteur.

Raucourt,  
 artiste dramatique, 13, rue Neuve-Saint-Jean.»

Apostille d'Alfred de Vigny et de Victor Hugo: «Un nombre presque incalculable de Tragédies et de Comédies remplit le répertoire du Théâtre-Français. Le Théâtre national n'a pas quatre Drames en prose à représenter, tant les auteurs comme le fut Sedaine sont rares dans ce genre si difficile à bien faire que Beaumarchais nommait: *le Drame sérieux*. Les acteurs éminents sont aussi difficiles à rencontrer dans ces rôles où tout doit être vérité et émotion. -- le projet de M. Raucourt, de fonder quelque chose de semblable à *une chaire de Drame Français*, me semble excellent et de nature à attirer de la part du gouvernement une sérieuse attention; je crois que personne ne peut mieux accomplir cette entreprise que M. Raucourt qui l'a conçue. - Alfred de Vigny-Paris, 27 mai 1850.»; «Je m'associe aux observations si justes, si vraies, si irréfutables de M. de Vigny, et à sa conclusion. -- Victor Hugo.»

## 6. Dédicace de Molière, drame en cinq actes

Gaieté - 10 mai 1851.  
 À Alexandre Dumas

Si je vous prie d'agréer fraternellement la dédicace de cette faible étude, c'est parce qu'elle présente, par l'absence, un peu volontaire, je l'avoue, d'incidents et d'action, un contraste marqué avec les vivantes et brillantes compositions dont vous avez illustré la scène moderne. Je tiens à protester contre la tendance qu'on pourrait m'attribuer, de regarder l'absence d'action,

au théâtre, comme une réaction systématique contre l'école dont vous êtes le chef. Loin de moi ce blasphème contre le mouvement et la vie. J'aime trop vos ouvrages, je les lis, je les écoute avec trop de conscience et d'émotion, je suis trop artiste dans mon cœur, pour souhaiter que la moindre atteinte soit portée à vos triomphes. Bien des gens croient que les artistes sont nécessairement jaloux les uns des autres. Je plains ces gens-là d'être si peu artistes eux-mêmes, et de ne pas comprendre que la pensée d'assassiner nos émules serait celle de notre propre suicide.

Puisque l'occasion s'en présente, je veux la saisir pour vous soumettre quelques réflexions générales dont chacun peut faire son profit.

L'action dramatique exclut-elle l'analyse des sentiments et des passions, et réciproquement? l'homme intérieur peut-il être suffisamment révélé dans les courtes proportions de la scène, au milieu du mouvement précipité des incidents de sa vie extérieure? Je n'hésite pas à dire oui, je n'hésite pas à reconnaître que vous l'avez plusieurs fois prouvé. Cependant l'activité de l'imagination, la fièvre de la vie vous ont aussi plusieurs fois emporté jusqu'à sacrifier des nuances, des développements de caractère; et, par là, vous n'avez pas satisfait le besoin que j'éprouve de bien connaître les personnalités dont je vois les actions et de bien pénétrer le motif de leurs actions. Je crois qu'avec la volonté, la merveilleuse puissance que vous avez de tenir notre intérêt en haleine, vous pouviez sacrifier un peu mon genre de scrupule à l'éclat des choses extérieures. Quand vous l'avez fait, vous avez bien fait, après tout, puisque vous pouviez en dédommagement, nous donner tant de belles choses dramatiques. Mais, à ces mouvants tableaux, à ces enchaînements de péripéties, je préfère celles de vos œuvres où l'esprit est satisfait par la réflexion autant que par l'imprévu.

Donc, on peut resserrer dans le cadre étroit de la représentation l'analyse du cœur humain et l'imprévu rapide de la vie réelle. Mais c'est fort difficile; tout le monde n'est pas vous, et, en cherchant à imiter votre manière, on a trop habitué le public à se passer de ce dont vous n'avez jamais fait bon marché, vous dont il est possible d'imiter le costume, mais non l'être qui le porte.

J'ai donc souhaité, moi dont les instincts sont plus concentrés et la création moins colorée, de donner au public ce qui était en moi, sans songer à imiter un maître dont je chéris la puissance, et je me suis dit avec le bonhomme:

Ne forçons point notre talent<sup>11</sup>.

De là cette pièce de *Molière*, où je n'ai cherché à représenter que la vie intime, et où rien ne m'a intéressé que les combats intérieurs et les chagrins secrets. Existence romanesque et insouciant au début, laborieuse et tendre

<sup>11</sup> La Fontaine, *Fables, L'Âne et le petit chien*, Livre I, III, vers 1.

dans la seconde période, douloureuse et déchirée ensuite, calomniée et torturée à son déclin, et finissant par une mort profondément triste et solennelle. Un mot navrant, un mot historique résume cette vie près de s'éteindre: *Mais, mon Dieu, qu'un homme souffre avant de pouvoir mourir!* On pourrait ajouter que plus cet homme est grand et bon, plus il souffre. – Voilà ce qui m'a frappé dans Molière, en dehors de tout ce que le monde sait de sa vie extérieure et de tout ce qu'on eût pu inventer ou présumer autour de lui. Vous eussiez trouver moyen, vous, de montrer l'intérieur et l'extérieur de cette grande existence, et vous le ferez quand vous voudrez. Moi, je me suis contenté de ce qui me plaisait. J'ignore si le public s'en contentera, car je vous écris ceci, une heure avant le lever du rideau. Mais le mécontentement du public ne me découragerait nullement. Je me dirai, s'il en est ainsi, que la faute est dans la nature incomplète de mon talent, et non dans le but que je me suis proposé.

Ce but, je tiens à le constater et à vous le dire: vous avez monté l'action dramatique à sa plus haute puissance, sans vouloir sacrifier l'analyse psychologique; mais, en voulant faire comme vous, on a sacrifié cette seconde condition essentielle, parce qu'il faut être très-fort pour mener de front les deux choses. Je ne veux point vous imiter, je ne le pourrais pas, et j'aurais mauvaise grâce à trouver vert le raisin luxuriant que vous avez planté et fait mûrir<sup>12</sup>. Je veux faire de mon mieux dans ma voie, et je serais désolée que quelques-uns crussent devoir m'imiter dans mes défauts. Si le théâtre devenait exclusivement une école de patiente et calme analyse, nous n'aurions plus de théâtre; mais ces mêmes défauts, si on s'habitue à me les pardonner et à prendre en considération mes efforts pour ramener la part d'analyse qui doit être faite, auront produit un bon résultat. La grande difficulté de nos jours, c'est d'analyser rapidement. Nos pères n'étaient pas sceptiques et raisonneurs comme nous: leurs caractères étaient plus d'une pièce, beaucoup de croyances et, par conséquent, de sentiments et de résolutions, n'étaient pas soumis à la discussion. Aujourd'hui, nous sommes autant de mondes philosophiques que nous sommes d'individus pensants. Un Othello moderne aurait besoin de s'expliquer davantage pour être accepté de tous. Et cependant on veut des scènes courtes, des dialogues serrés. – Allons, allons, on va commencer mon humble épreuves; je vous quitte, et vous dis: faites mieux que moi, et, dans le bon chemin, donnez l'exemple à moi et aux autres.

G.S.

10 mai 1851.

<sup>12</sup> Allusion au *Renard et les raisins* du «bonhomme» La Fontaine, *Fables*, Livre III, XI.

P.S. – L'épreuve a été acceptée par un public bienveillant et grâce aux efforts des artistes dramatiques auxquels j'adresse mes remerciements. Je ne parlerai pas, cette fois, de mon ami M. Bocage; ayant toujours à le remercier pour les soins affectueux et intelligents qu'il donne à la mise en scène et à l'interprétation de mes ouvrages, je ne ferais que répéter ce que je lui ai déjà dit deux fois<sup>13</sup>, ce que j'espère avoir à lui dire encore bientôt. Je me bornerai à dire qu'il est digne par le talent, digne par le cœur.

Je dois aussi adresser cordialement d'affectueux éloges à mesdames Lacressonnière, Boudeville, Jouve; à MM. Ménier, Lacressonnière, Matis, Baron<sup>14</sup>, tous consciencieux et habiles interprètes d'une pensée qui n'est pas à la hauteur du sujet, mais qui est du moins religieuse et fervente pour la mémoire de l'homme de bien et de génie qui fut Molière.

G. Sand, *Théâtre complet*, p. 309-312.

## Lettres à Frédéric

### 7. Alexandre Dumas fils à Alexandre Dumas père

[Mystowitz, c. 15 mai 1851]

Tandis que tu dînais avec Mme Sand, cher père, je m'occupais d'elle. Qu'on nie encore les affinités! Figure-toi que j'ai ici, entre les mains, toute sa correspondance de dix années avec Chopin. Je te laisse à penser si j'en ai copié de ces lettres, bien autrement charmantes que les lettres proverbiales de

<sup>13</sup> *François le Champi, Claudie* (Porte-Saint-Martin, 11 janvier 1851).

<sup>14</sup> Marie Marguerite Gerimer, dite Mlle Périer ou Perrier, puis Mme Lacressonnière, (Lyon, 1822-25 janvier 1859), fille d'ouvriers lyonnais, orpheline de père, apprentie, débuta sur scène à quatorze ans dans un petit théâtre de la rue de la Juiverie à Lyon; remarquée dans *Le Philtre champenois* par le directeur du théâtre de Chambéry, elle s'y produisit avant de revenir jouer les secondes Dugazon au Grand Théâtre de Lyon. Engagée par la troupe d'arrondissement de Combettes (Poitiers, Angoulême), elle fut remarquée par Colson qui la retint dans son théâtre de La Rochelle. Elle joua ensuite à Angers, Le Mans, Rennes et Alençon (1840); après une saison à la Gaîté, elle fut enfin engagée comme jeune première à Marseille (1843-1846). Méry et Dumas fils la recommandèrent à Dumas père qui constituait la troupe du Théâtre-Historique. Le futur directeur du théâtre, H. Hostein, la trouvant à son goût, en fit sa maîtresse et sa jeune première. Elle suivit Hostein à la Gaîté (18 septembre 1849), où elle créa Armande Béjart dans *Molière* de G. Sand (10 mai 1851). Elle passa ensuite au Cirque-National, à l'Odéon (et à l'Ambigu, voir Ch. Desolme, "Mme Lacressonnière", *Le Mousquetaire*, 3e année, n°13, 13 janvier 1855; Gallois, *Le Théâtre de la Gaîté*, notice. -- Hortense Poyer, dite Hortense Jouve (1814-1892), maîtresse d'Auguste Maquet, créa *Le Chevalier de Maison-Rouge* et *Monte-Cristo* au Théâtre-Historique où elle fut encore distribuée dans *Catilina* (14 octobre 1848) et *Urbain Grandier* avant de passer à la Gaîté, puis à l'Ambigu-Comique.



madame de Sévigné. Je t'en rapporte un cahier tout plein, car malheureusement ces lettres ne m'étaient que prêtées. Comment se fait-il qu'au fond de la Silésie, à Myslowitz, j'aie trouvé une pareille correspondance éclosée en plein Berry? C'est bien simple. Chopin était Polonais, comme tu sais ou ne sais pas. Sa soeur<sup>15</sup> a trouvé dans ses papiers, quand il est mort, toutes ces lettres conservées, étiquetées, enveloppées avec le respect de l'amour le plus pieux. Elle les a emportées, et, au moment d'entrer en Pologne, où la police eût impitoyablement lu tout ce qu'elle apportait, elle les a confiées à un de ses amis habitant Myslowitz. La profanation a eu lieu tout de même, puisque j'ai été initié; mais au moins elle a eu lieu au nom de l'admiration, et non au nom de la police. Rien n'est plus triste et plus touchant, je t'assure, que toutes ces lettres, dont l'encre a jauni, et qui ont toutes été touchées et recues avec joie par un être mort à l'heure qu'il est. Cette mort, au bout de tous les détails les plus intimes, les plus gais, les plus vivants de la vie, est une impression impossible à rendre. Un moment, j'ai souhaité que le dépositaire, qui est mon ami, mourût subitement, afin d'hériter de son dépôt et d'en pouvoir faire hommage à madame Sand, qui serait peut-être bien heureuse de revivre un peu de ce passé mort. Le misérable, mon ami, se porte comme un charme, et, croyant partir le 15, je lui ai rendu tous ces papiers qu'il n'a pas même eu la curiosité de lire. Il est bon, pour comprendre cette indifférence, que tu saches qu'il est second associé d'une maison d'exportation.

[...]

A. Dumas fils.

Copie, Bibliothèque de l'Institut, Fonds Spoelberch de Lovenjoul, E 882, f. 1-3. Publication: Wladimir Karénine, *George Sand, sa vie et ses oeuvres*, Paris, Plon-Nourrit, 1899-1926, t. III, p. 627-628; G. Sand, *Correspondance*. t. X, p. 273, note 1.

### 8. Alexandre Dumas à George Sand

[Paris, 23 mai 1851]

Madame,  
D'abord, mille mercis pour votre bonne dédicace.

<sup>15</sup> Ludwika Chopin (Varsovie, 6 août 1807-1855) épousa en 1832 Josef Kalassante Jedrzejewicz (1803-1853)/ prononcer: Yendjerevitch/, professeur à l'Institut agronomique de Marymont, près de Varsovie, dont elle eut quatre enfants: Henri, Louise, Frédéric, filleul de Chopin et Antoine.

Permettez-moi de vous envoyer un fragment de lettre d'Alexandre qui, à Myslowitz, vient de trouver une occasion/de parler de vous. Tâchez de déchiffrer son écriture.

Peut-être tiendrez-vous à rentrer dans les lettres dont il parle. D'après ce qu'il dit ce ne serait probablement pas très difficile.

Aimez-moi un peu, je vous aime beaucoup.

Tous les respects du coeur.

Alex Dumas.

Copie, Bibliothèque de l'Institut, Fonds Spoelberch de Lovenjoul, E 882, f. 1.  
Publication: W. Karénine, *op. cit.*, t. III, p. 627; G. Sand, *Correspondance*. t. X, p. 272, n.1.

### **9. George Sand à Alexandre Dumas**

[Nohant, vers 25 mai 1851]

Attestée par la suivante.

### **10. Alexandre Dumas à George Sand**

[Paris, 30 mai 1851]

Chère et illustre,

Votre lettre m'a profondément attristé. Pourquoi donc voulez-vous que votre coeur ait vieilli et quelle est cette affectation de vouloir que je le voie plein de rides. Non pas. Votre coeur est le coeur d'Indiana, de Valentine, Claudie, et non celui de Lélia. Votre coeur est jeune, votre coeur est bon, votre coeur est grand, et la preuve, vous le voyez bien, c'est qu'il saigne à la moindre blessure.

J'ai presque regret de vous avoir écrit. Mais que voulez-vous? il faut me prendre pour ce que je suis, c'est-à-dire pour un homme tout de première impression.

J'ai reçu cette lettre d'Alexandre, j'en ai déchiré la première page, je vous l'ai envoyée, comme j'aurais fait à un homme, à un camarade, à un ami. Maintenant tout est parti pour Mystowitz, où Alexandre restera encore quinze jours et j'ai tout espoir qu'il vous rapportera ces précieux morceaux de votre coeur.

Je quitte Paul<sup>16</sup>, avec lequel j'ai parlé des heures de vous.  
Si Alexandre renvoie ou rapporte les lettres, je pars à l'instant pour Nohant.

Je vous embrasse et je reviens.  
Soyez forte [et] courageuse comme le génie qui est en vous.  
Tous les respects du coeur.

Alex Dumas

Autographe: vente à Drouot-Richelieu, 16 décembre 1993.  
Copie: Bibliothèque de l'Institut, Fonds Spoelberch de Lovenjoul, E 882, f. 3-4. Publication: Wladimir Karénine, *op. cit.*, t. III, p. 628-629; G. Sand, *Correspondance*. t. X, p. 272-273.

## 11. Alexandre Dumas fils à George Sand

Myslowitz, 3 juin [1851]

Madame,

Je suis encore en Silésie, et bien heureux d'y être, puisque je vais pouvoir vous être bon à quelque chose.

Dans quelques jours je serai en France et vous rapporterai moi-même, que Mad. Jedrzewicz m'y autorise ou non, les lettres que vous désirez ravoïr. Il y a des choses tellement justes qu'elles n'ont besoin de l'autorisation de personne pour se faire. Il est bien entendu que la copie de cette correspondance vous sera remise en même tems et de toutes ces indiscretions il ne restera rien que le résultat heureux qu'en somme elles auront eu.

Mais croyez-le-bien, Madame, il n'y a pas eu profanation. Le coeur qui s'est trouvé de si loin et si indiscrètement le confident du vôtre vous était acquis depuis long tems et son admiration avait déjà la taille et l'âge des plus grands et des plus vieux dévouemens.

---

<sup>16</sup> Paul Touzé, dit Bocage (Paris, 1824-25 septembre 1887), neveu du célèbre comédien, fit son entrée en littérature avec son condisciple Octave Feuillet, en collaborant au *National*, en composant une parodie: *Le Grand vieillard*, puis en donnant au théâtre: *Echec et mat*, drame en 5 actes, en prose (Odéon, 23 mars 1846 avec A. Dumas), *Palma, ou la Nuit du vendredi saint* (Porte Saint-Martin, 24 mars 1847), *La Vieillesse de Richelieu* (Comédie-Française, 2 novembre 1848). Il collabora également avec Nerval et Méry pour *Le Chariot d'enfant* (Odéon, 13 mai 1850). Il devint ensuite au *Mousquetaire* le disciple préféré du «maestro» Dumas, participant à la composition de quelques oeuvres dramatiques (*Romulus*, 1854; *Le Marbrier*, 1854; *L'Invitation à la valse*, 1857), et surtout se faisant la cheville ouvrière des immenses *Mohicans de Paris* (1854-1859). Après ses années Dumas, il collabora avec Théodore Cogniard et Aurélien Scholl, avant d'entreprendre un roman-fleuve, *Les Puritains de Paris* (1859-1862), demeuré inachevé.

Veuillez le croire et pardonnez.  
Recevez, madame, l'assurance de ma parfaite considération.

Alexandre Dumas fils.

Catalogue, vente à Drouot-Richelieu, 16 décembre 1993, n°49.  
Copie: Bibliothèque de l'Institut, Fonds Spoelberch de Lovenjoul, E 882, f. 4-5.  
Publication: Wladimir Karénine, *op. cit.*, t. III, p. 629.

## 12. *George Sand à Alexandre Dumas*

[Nohant, 12 juin 1851]

Vous êtes si affectueux et si dévoués pour moi, vous et votre fils, que je ne sais pas assez vous remercier. Mais le bon Dieu n'y perd rien, il sait bien qu'il ne m'a point faite ingrate et que mon coeur vous tient bon compte de ces bons procédés.

Vous viendrez donc me voir tous les deux [ mots cancelés ], n'est-ce pas? Je m'en fais une fête et voudrais avoir un Monte-Cristo véritable, non seulement le vôtre, mais celui de votre roman, pour vous recevoir. Mais je n'ai rien de tout cela, je n'ai que ma gratitude et mon amitié à vous offrir. C'est, après tout, ce qu'il y a de mieux, n'est ce pas? et votre héros était plus sensible à la reconnaissance de Morel qu'à la possession de tous les trésors?

À revoir donc, et à vous de coeur

G. Sand.  
12 juin 51.  
[enveloppe:]  
Monsieur Alexandre Dumas  
96, Boulevard Beaumarchais  
Paris.  
25.

[cachets postaux]  
La-Châtre (35)  
13 juin  
Paris  
14 juin.

Collection privée.

### 13. *George Sand à Alexandre Dumas*

[Nohant, 3 août 1851]

Attestée par la suivante.

### 14. *Alexandre Dumas à George Sand*

[Paris, 5 août 1851]

Bien chère et très illustre amie,

Je ne vous ai pas répondu à votre gracieuse lettre d'avant-hier parce que j'espérais toujours aller vous crier moi-même -- Me voilà -- et puis que voulez-vous, pièces sur pièces, romans sur romans, tout Encelade que j'ai la prétention d'être -- il m'a été impossible de secouer tout ce chaos.

Si d'ici au 15 et je l'espère bien -- je vois à mon travail une brèche par laquelle je puisse passer -- je saute en chemin de fer et je vous arrive, mais il faudra me faire de bien grands bras -- Car il y a 20 ans que j'ai envie de vous embrasser, et à la première fois que je vous verrai je vous préviens que je suis résolu à ne plus attendre.

Alexandre allait partir en effet quand il a été arrêté par -- Solange -- j'aime tant ce nom que je vous le lance bravement tout court -- Ou il ira vous voir, ou il vous enverra son paquet.

De nous deux au reste je ne sais qui vous admire le plus -- mais qui vous aime le plus je suis bien sûr que c'est moi.

Tous les respects du coeur.

Alex. Dumas.

5 août

Autographe: BnF, n.a.fr. 24 812, f. 2.

Publication: Wladimir Karénine, *op. cit.*, t. III, p. 630; reprod. in G. Sand, *Correspondance*. t. X, p. 393: «Bien chère et illustre amie./ Je ne vous ai pas répondu: "Cent mille mercis" à votre beau portrait, je ne vous ai pas répondu à votre gracieuse lettre d'avant-hier, parce que j'espérais toujours aller vous crier moi-même: "Me voilà!" Et puis, que voulez-vous, pièces sur pièces, romans sur romans, Pélion sur Ossa, tout Encelade que j'ai la prétention d'être, il m'a été impossible de secouer tout ce chaos./ Si d'ici au 15 et je l'espère bien, je vois à mon travail une brèche par laquelle je puisse passer, je saute en chemin de fer et je vous arrive, mais il faudra me faire de bien grands bras, car il y a vingt ans que j'ai envie de vous embrasser, et à la première fois que je vous

verrai, je vous prévient que je suis résolu à ne plus attendre./ Alexandre allait partir en effet quand il a été arrêté par Solange; j'aime tant ce nom que je vous le lance bravement tout court. On ira vous voir, ou il vous enverra son paquet./ De nous deux deux, au reste, je ne sais qui vous admire le plus, mais qui vous aime le plus, je suis bien sûr que c'est moi./ Tous les respects du coeur./ A. Dumas père».

### 15. *George Sand à Alexandre Dumas fils*

[Nohant, 14 août 1851]

Je ne vous ai pas remercié en personne, monsieur, et vous me chagrineriez beaucoup, si vous m'ôtiez le plaisir de le faire de vive voix à Nohant, c'est-à-dire à la campagne où l'on se parle mieux en un jour qu'à Paris en un an. Je ne suis plus sûre d'y aller avant la fin du mois. J'ai été malade, retardée, par conséquent, dans un petit travail que je tiens à achever. Si vous pouviez venir d'ici au 25, j'en serais bien contente et reconnaissante.

Si vous ne le pouvez pas, ayez l'obligeance de faire porter le paquet bien cacheté, chez M. *Falempin* (pardon pour le nom, ce n'est pas moi qui l'ai donné au baptême à ce brave homme), rue *Louis-le-Grand*, 33.<sup>17</sup>

Je ne veux pas encore perdre l'espérance de vous voir ici, avec votre père. Il me disait ces jours-ci qu'il y ferait son possible, à condition d'être embrassé de bon cœur. Dites-lui que je ne suis plus d'âge à le priver et à me priver moi-même d'une si sincère marque d'amitié, et que je compte bien le recevoir à bras ouverts. Si tous deux vous me privez de ce plaisir, au revoir donc à Paris, le mois prochain, si vous n'êtes pas reparti pour quelque Silésie ou autres environs.

Avant de vous serrer ici la main, en remerciement de votre bonté pour moi, je veux vous la serrer d'une manière toute désintéressée pour le joli livre que je suis en train de lire. C'est charmant de retrouver Charlotte et Manon et Virginie, et tous les êtres qu'on aime tant et qu'on a tant pleurés. L'idée est neuve, singulière et paraît cependant toute naturelle à mesure qu'on lit. Il est impossible de s'en tirer plus adroitement et plus simplement. Si vous me gardez Paul et Virginie purs et fidèles comme je l'espère, je vous remerciai doublement du plaisir de cette lecture. Vous avez réussi à faire parler Goethe sans qu'on s'en offusque. Au fait, il n'était pas meilleur que cela et vous ne lui donnez pas moins de grandeur et d'esprit qu'il n'en devait avoir. J'entends

<sup>17</sup> Jean Gabriel Falempin (Paris, 27 avril 1803-27 décembre 1860), clerc de notaire chez Me Defresne, puis avocat, ayant son cabinet 348bis, rue Saint-Honoré, fut, avec Paulin, l'un des fondateurs de *L'Illustration*, dont il était chargé de la partie artistique. Il fut de 1841 à 1852 l'homme d'affaires de G. Sand qui regrettait souvent ses négligences et sa lenteur à lui répondre.

crier un peu contre la hardiesse de votre sujet, mais jusqu'à présent, je n'y trouve rien qui profane, rabaisse ou vulgarise ces types aimés ou admirés. J'attends la fin avec impatience<sup>18</sup>.

Adieu encore, et, de toute façon, à bientôt, et à vous de cœur.

George Sand.  
Nohant 14 août.

Autographe: Vente du 11 décembre 1963 (G. Blaizot expert), pièce 79. 3 p. in-8°.

Copies: Bibliothèque de l'Institut, fonds Lovenjoul, E. 931, f. 149-151; BnF, n.a.fr. 14668, fol. 1-2.

Publication: *Le Temps*, 11 octobre 1882, sous une date fausse (14 août 1850); *Correspondance*, tome III, p. 191-192 (même date); W. Karénine, *op. cit.*, t. III, p. 631; G. Sand, *Correspondance*. t. X, p. 405-406.

### 16. Alexandre Dumas fils à George Sand

[Paris, ] 20 août [1851]

Madame,  
Voici tout.

J'ai tardé de vous faire cet envoi espérant encore aller à Nohant. Impossible. J'ai des répétitions à faire.<sup>19</sup> J'en suis aussi triste qu'étonné.

Merci de la lettre bienveillante que vous m'avez écrite. Ai-je besoin de vous dire, madame, combien je suis heureux et fier que mon livre ai eu quelque intérêt pour vous. Vous voyez que je vous ai laissé Paul et Virginie intacts. Malheureusement, les étranges pruderies du journal ont coupé bien des nuances nécessaires et dont cependant aucune pudeur ne devait s'offusquer.

---

<sup>18</sup> G. Lubin notait: «Ce joli livre est *Le Régent Mustel*, l'analyse qu'en donne George Sand ne permet pas d'émettre une autre hypothèse: mais alors on se demande comment il se fait que cet ouvrage, publié sous la date de 1852, annoncé par la *Bibliographie de la France* du 17 avril 1852 (n° 2343) puisse être dès le mois d'août de l'année précédente entre les mains de George Sand. La seule explication est une publication en feuilleton, dans quelque journal ou revue que nous n'avons pas identifié.»

En effet, *Revenants* sont publiés en feuilleton dans *Le Pays* du 29 juillet au 17 août 1851, prenant ensuite pour l'édition en volume le titre de *Le Régent Mustel*. Le feuilleton du 12 août commençait à «En adressant au chevalier cette question ironique...», finissant à «...l'air arrivât librement à sa poitrine en feu.»; celui du 13 août: «Quand elle se retourna pour appeler au secours Desgrieux... Sois heureux je t'aimais bien.»

<sup>19</sup> Répétitions au Vaudeville de *La Dame aux camélias*, dont la représentation sera interdite par la censure.

Me permettez-vous de vous offrir le livre tel qu'il a été fait, quand il paraîtra dans l'*in-octavo* prétentieux.

Mon pauvre père, qui continue à être condamné aux travaux forcés, demande son pardon de n'avoir pas été à Nohant. Je le lui ai promis, vous voyant déjà si bonne pour moi. Dès votre retour, nous nous mènerons à vous, lui et moi, bien dévoués d'esprit et de coeur.

Recevez, madame, l'expression de nos sentiments réunis.

A. Dumas fils.

Copie: Bibliothèque de l'Institut, Fonds Spoelberch de Lovenjoul, E 882, 7-8. Wladimir Karénine, *op. cit.*, t. III, p. 632.

### **17. Alexandre Dumas fils à Alfred Grimod, comte d'Orsay<sup>20</sup>**

[Paris, 20 septembre 1851]

Je vous remercie, monsieur le Comte, de vous être souvenu de l'affaire de Mad[am]e Sand. J'avais peur d'avoir à me plaindre, mais heureusement c'est Falempin qui est dans son tort. C'en est déjà un de s'appeler Falempin? En même tems que vous j'écris à Mad[am]e Sand. *La Dame* se ressuscite. Ce pauvre Lazare a trouvé un Jésus-Christ.

Si vous voyez Madame de Girardin<sup>21</sup>, veuillez lui dire que tous les jours ma reconnaissance fait un pèlerinage à sa maison, mais que la répétition m'empêche de la suivre. Je réparerai cette apparence d'ingratitude.

---

<sup>20</sup> Gillion Gaspard Gabriel Alfred de Grimaud, comte d'Orsay, (Paris, 4 novembre 1801-4 août 1852), ami d'enfance de Vigny, célèbre dandy fashionable et homme à bonne fortune, amant en titre de Lady Blessington, était en outre peintre et sculpteur, à qui l'on doit un buste monumental de Lamartine. Il passa une partie de sa vie en Angleterre, où il connut Louis-Napoléon, qui, parvenu au pouvoir, le nomma directeur des Beaux-Arts (juin 1852). «Le comte d'Orsay est un de ces hommes dont j'aime à retrouver de temps en temps le nom sous ma plume [...]; en même temps qu'il était grand seigneur, d'Orsay était un grand artiste; il dessinait et sculptait avec une élégance parfaite [...]. D'Orsay était non seulement élégant, mais encore d'une beauté parfaite; non seulement d'une beauté parfaite, mais encore d'un esprit charmant.» A. Dumas, *Histoire de mes bêtes*, ch. XXXI.

<sup>21</sup> Delphine Gay, Mme de Girardin (Aix-la-Chapelle, 26 janvier 1804-Paris, 29 juin 1855), fille de Sophie Gay, née Nichault de la Valette, qui tint sous la Restauration un salon littéraire important, se révéla, jeune fille d'une grande beauté, des dons poétiques amplifiés par les salons où elle déclamaient ses vers; ce qui lui valut le surnom de «Muse de la patrie». Fiancée un temps à Alfred de Vigny, elle épousa Emile de Girardin le 1er juin 1831, et publia, sous le nom de Vicomte de Launay, après la création de *La Presse*, dans ce journal des *Lettres parisiennes*, finement spirituelles et



Mille complimens dévoués

A. Dumas f.

[suscption:]

Monsieur le Comte d'Orsay  
49 rue de la Ville Lévêque.

Autographe: Archives du comte Armand Ghislain de Mégret.

**18. Alexandre Dumas fils à George Sand**

[Paris, 27 septembre 1851]

Madame,

Il y a cinq semaines passées que M. Fallempin a ce que j'avais à vous remettre. Vous ne deviez rien comprendre à mon silence, de même que moi je m'alarmais du vôtre. Je craignais d'avoir involontairement mal rempli ma mission. La lettre que vous avez écrite à madame Clésinger m'apprend que Fallempin seul est coupable. Comment, après cette première faute de s'appeler Falempin devant tout le monde, peut-on en commettre une autre plus grande encore?

Au petit paquet, que j'avais mis dans une boîte, laquelle est enveloppée de papier, puis de toile cirée cousue, une boîte que Pandore n'ouvrirait pas, j'avais joint une lettre où je vous remerciais de votre bienveillance pour moi et de la peine que vous aviez prise de lire mon livre. Je vous remercie de nouveau, madame, car vous devez comprendre combien votre sympathie m'a été et me reste chère et précieuse.

Recevez, madame, l'expression de mes sentiments bien dévoués.

A. Dumas fils.

Copie: Bibliothèque de l'Institut, Fonds Spoelberch de Lovenjoul, E 882, f. 8-9.  
Publication: Wladémir Karénine, *op. cit.*, t. III, p. 632.

---

parfois mordantes. Son salon était fréquenté par les plus grands écrivains (Hugo, Balzac, Dumas) et artistes. Elle se tourna vers le théâtre où elle rencontra aussi le succès (*Lady Tartuffe*, 10 février 1853; *La Joie fait peur*).

## Père et mère

### 19. Alexandre Dumas à George Sand

[Paris, 28 juin 1852]

Chère et illustre campagnarde,

Voilà cinq ou six fois que je viens à Paris sans avoir la chance de vous y rencontrer. J'avais cependant à vous faire une recommandation qui me touche tout à fait au cœur. Vous rappelez-vous une grande enfant que vous avez bien voulu applaudir au Cirque dans *La Barrière Clichy*?<sup>22</sup>. À qui j'ai poussé la tête sous vos deux mains en disant que la bénédiction du génie lui porterait bonheur. Eh bien, cette grande enfant est à la Porte-Saint-Martin où vous allez donner une pièce.

Un rôle dans cette pièce serait une bonne fortune pour elle, surtout si ce rôle avait quelque importance. Je puis d'autant mieux vous la recommander qu'elle m'a à moi très bien joué trois rôles.

D'ailleurs je serai là pour la faire travailler.

Vous connaissez toute la tendresse et toute l'admiration de la famille pour vous. Toute la famille vous recommande donc Mlle Isabelle Constant<sup>23</sup>

D'ailleurs Paul Bocage est de ses amis et pourra vous dire tout ce qu'il en pense.

Tous les respects du cœur.

Alex. Dumas.

28 juin.

---

<sup>22</sup> *La Barrière de Clichy*, drame en cinq actes et quatorze tableaux, représenté au Théâtre-National du 21 avril au 4 juillet 1851. Isabelle Constant y interprétait le rôle de France. George Sand avait séjourné à Paris, afin d'assister à la première représentation de *Molière*, du 6 au 19 mai.

<sup>23</sup> Jeanne, dite Isabelle Constant, née à Excideuil le 24 décembre 1835, fille d'un perruquier de la ville venu s'installer à Paris, débuta, après avoir reçu les leçons de Mlle George et de Samson, au Théâtre de Montmartre, avant de créer au Théâtre-Historique finissant *Le Capitaine Lajonquière* (23 septembre 1850), puis reprendre *Le Capitaine Paul* (12 octobre 1850); maîtresse et protégée de Dumas, elle joua dans des pièces de son amant, *La Barrière de Clichy* (Théâtre-National, 21 avril 1851) et *Le Vampire* (Ambigu, 20 décembre 1851), puis débuta à l'Odéon dans *Andromaque* (8 février 1852) avant de successivement passer à la Porte-Saint-Martin (*Benvenuto Cellini*, 1er avril 1852), au Théâtre de la Gaîté (1853), au Vaudeville, puis à l'Ambigu-Comique (1855-1856). Après avoir disparu de la scène, elle interpréta à partir du 8 septembre 1859, au Théâtre de la Porte-Saint-Jean, dans *La Jeunesse de Louis XI* de Jules Lacroix le rôle de Marguerite d'Écosse, troublant un jeune spectateur, Anatole France (*La Vie en fleurs*). Zirza, comme la surnommait A. Dumas, semble avoir longtemps vécu loin de la scène, sans qu'on sache rien de la fin de sa vie (cf. Bibliothèque de l'Arsenal, fonds Rondel, Rt 1926).

[suscRIPTION:]  
Madame Georges Sand  
Au Château de Nohant  
près La Châtre.

[c.p.:]  
Paris 29 juin 52 3e (25 c.).  
La Châtre (35) 30 juin 52.

Autographe: Manchester, John Rylands University Library, B. 1852. Copies, Bibliothèque de l'Institut, fonds Spoelberch de Lovenjoul, E 935, f. 51; collection G. Lubin.

## ***20. Alexandre Dumas à George Sand***

[Bruxelles, c. 21 novembre 1852]

Attestée par la lettre suivante: il demande à G. Sand de lui «résumer en quelques pages sa vie» à partir desquelles il rédigera des chapitres de ses *Mémoires* qui lui seront consacrés.

## ***21. George Sand à Alexandre Dumas***

[Nohant, 23 novembre 1852]

Cher maître et ami, je suis en trop bonnes mains pour m'inquiéter de rien. La vie privée d'une femme qui a de grands enfants n'offre plus d'intérêt que dans le passé et seulement pour les coeurs sympathiques. La curiosité du public est une mauvaise commère à laquelle nous savons bien qu'il ne faut donner en pâture que les choses qu'il ne dépend pas d'elle de souiller. Qui mieux que vous sait faire le choix entre ce qu'on peut dire aux indifférents et ce qu'on ne veut dire qu'à ses amis? Quand un homme comme vous effleure du bout de sa plume une existence qui a ses côtés bons et respectables, c'est pour caresser fraternellement; et moi, qui suis un peu farouche à l'endroit de certaines réserves légitimes, je me fie à vous de tout mon coeur, de toute mon âme.

Vous résumer en quelques pages une vie qui me paraît vieille de trois ou quatre cents ans, ce serait impossible et il ne se trouve pas dans cette vie retirée et monotone en apparence, un intérêt romanesque suffisant pour vous en imposer le récit. Je ne sais pas sur quels points il vous serait agréable

d'être renseigné particulièrement. J'ai à Bruxelles un ami d'enfance qui ne m'a presque jamais perdu de vue et qui m'a dit vous avoir vu depuis qu'il est là-bas. Il paraît même que vous l'avez grandement charmé et ébloui, ce qui ne m'étonne pas. C'est Alphonse Fleury, ex-représentant<sup>24</sup> qui vous donnera bien mieux que moi, si vous les lui demandez de ma part, toutes les notions désirables sur mes parents, mon éducation, mon intérieur, qu'il a vu pendant une trentaine d'années, mon caractère dont il sait le bon et le mauvais, le fort et le faible.

Mais savez-vous que je ne désire pas que vous racontiez mon histoire comme vous avez raconté celle de V. Hugo. J'écris mes mémoires aussi, moi, et si par hasard, je viens à me rappeler quelque chose de moi qui vaille la peine d'être dit, je n'oserai plus m'en mêler quand vous aurez passé par là avant moi. Personne ne lira mes mémoires faits par moi, si vous les faites le premier. Savez-vous, *entre nous soit dit*, que quand j'ai lu la vie de Hugo dans vos pages, je me suis dit: «Eh bien tant mieux, je ne lirai pas les mémoires de Hugo quand ils paraîtront.»<sup>25</sup>

Ce que je serai heureuse que vous disiez c'est que vous avez un peu d'amitié pour moi, que vous m'avez vue applaudir et pleurer à vos succès du meilleur de mes yeux et de mes pattes, et que je vous ai donné carte blanche pour me juger en tant qu'écrivain, sûre de votre justice d'une part et comptant de l'autre sur l'indulgence de l'affection que vous m'avez si délicieusement témoignée. Rien au monde ne m'intéresserait plus que d'entendre de votre bouche la critique raisonnée de mon oeuvre. Puisque je suis privée de ce bonheur faites-moi profiter de votre sentiment. Tout sera accueilli avec conscience et gratitude.

George Sand.

Votre lettre n'a pas de date, je l'ai reçue *aujourd'hui*.

[suspension:]

Monsieur Alexandre Dumas à Bruxelles.

[c.p.:]

<sup>24</sup> Pierre Louis Alphonse Fleury (La Châtre, 1er septembre 1809-Paris, 20 août 1877), avoué, avocat avant d'être directeur d'une banque locale, qui avait épousé Laure Decerfz, amie de George Sand, se lança dans la politique en 1848: élu représentant du peuple le 23 avril, il échoua à la Législative avant d'être commissaire de la République dans l'Indre, ce qui lui valut d'être arrêté et exilé en 1852. Il rentra en France à l'amnistie de 1859, exerça à Paris des emplois obscurs, puis fut de septembre 1870 au 20 mars 1871 préfet de la Loire-Inférieure.

<sup>25</sup> Dumas consacre à la vie de Victor Hugo plusieurs chapitres de *Mes mémoires* (chap; CXXVI à CXXXII), qui avaient été imprimés dans *La Presse* du 7 au 25 août 1852 (*Mémoires de M. Alexandre Dumas*, Deuxième partie).

La Châtre 23 nov. 52.

Paris, 24 nov. 52. Bruxelles 24 nov. 1852

Autographe: Vente du 12 lai 1960 (G. Blaizot expert), n°96. 2 p. 2/4, enveloppe.  
G. Sand, *Correspondance*, t. XI, p. 473-475.

## 22. Alexandre Dumas à George Sand

[Paris, 30 août 1853]

Chère Georges

On dit que vous allez venir à Bruxelles pour les répétitions de votre pièce<sup>26</sup>.

Vous avez chez moi - frère - ami - appartement séparé domestique à votre disposition.

J'espère donc que vous ne descendrez pas ailleurs que Boulevard Waterloo 73 ne fût-ce que pour vous donner le tems si vous ne voulez pas y rester de chercher quelque chose de convenable à proximité du théâtre.

Dites-nous le jour et l'heure - et un bain et un lit vous attendront.

Je vous embrasse. Comme je vous aime c'est-à-dire à rendre jaloux tous mes rivaux d'amitié.

Vous savez d'ailleurs que votre présence est absolument nécessaire pour consoler nos réfugiés.

À vous de coeur

Alex. Dumas.

Je suis pour 3 jours à Paris où je viens de lire une pièce au Théâtre-Français<sup>27</sup> - répondez-moi. Pardon de la liberté grande -- Hôtel Louvois place Louvois.

Autographe: BNF, n.a.fr. 24 812, f. 5. Papier à en-tête: Hôtel Louvois.

Copie: Bibliothèque de l'Institut, Fonds Spoelberch de Lovenjoul, E 935, f. 52.

Mentionné in F. Bassan, S. Chevalley, *op. cit.*, p. 198.

<sup>26</sup> *La Baronnie de Muldorf (Nello)* qu'il fut un moment question de monter à Bruxelles.

<sup>27</sup> Ce 30 août, *La Jeunesse de Louis XIV* avait été reçue par acclamation à la Comédie-Française; la pièce sera mise en répétition avant d'être interdite par la censure.

### 23. *Alexandre Dumas à George Sand*

[Paris,] 26 décembre 1853.

Chère Notre-Dame de Nohant,

Si vous n'avez pas encore pardonné à tous ceux qui vous ont offensée, ne pardonnez pas à Buloz<sup>28</sup>, et envoyez-nous la moindre chose sur lui. - Nous ne demandons pas qu'elle soit longue, nous demandons qu'elle soit désagréable!

Je baise à genoux votre charmante griffe.

Respectueuse fraternité.

Alex. Dumas.

Copie, Bibliothèque de l'Institut, fonds Spoelberch de Lovenjoul, E 935, f. 53.  
Publication: G. Sand, *Correspondance*, XII, p. 217, n. 1.

### 24. *George Sand à Alexandre Dumas*

[Nohant, 27 décembre 1853]

Je ne suis pas aux cieux, je ne reviens même pas du Congo, j'y suis, et je ne comprends rien à vos trois lignes. Qu'a donc fait Buloz? qu'est-ce qu'il y a? *Le Mousquetaire* me l'aurait dit, mais... dévoilerai-je les turpitudes d'un nommé Paul<sup>29</sup> qui a probablement mal donné mon adresse à la bande du journal? *Le Mousquetaire* est en retard. Lui! d'Artagnan arrêté par la neige et le verglas! -- Je ne peux pourtant pas vous laisser écrire que je reçois *Le Mousquetaire* et que je ne lis pas. Mais dites à Paul que je lui pardonne et que je vous défends de le gronder. Je vais le recevoir d'autant plus que j'ai écrit ces jours derniers qu'on m'envoyât tout ce qui a paru.

Pour en revenir à Buloz, quoi qu'il ait fait, je ne puis y *toucher*. J'ai plaidé contre lui et j'ai gagné. Je l'ai rencontré peu après, revenant du cimetière où il venait de laisser son fils. Il pleurait, je lui ai tendu la main. C'est fini, on ne revient jamais sur une poignée de main, n'est-ce pas?

Bon courage, cher maître, bonne année. Produisez beaucoup, faites-nous des pièces, pour que nous apprenions à les faire.

---

<sup>28</sup> *Le Mousquetaire*, le 26 décembre 1853, a ouvert, sous le titre «Buloz-y-en-a», une violente campagne contre le directeur de la Revue des deux mondes, qui se poursuit les 27, 28, 29, 31 décembre 1853; Buloz intentera à Dumas le 28 décembre un procès à Dumas qui sera condamné à deux cents francs d'amende (27 janvier 1854).

<sup>29</sup> Paul Bocage.

La neige tombe à flots, mais je me dégèle pour vous embrasser.

George Sand.  
27 Xbre 53.

Autographe: 2 p. 1/2 petit in-8°.

Publication: G. Sand, *Correspondance*, XII, p. 217-218.

### 25. Alexandre Dumas à George Sand

[Paris, 14 janvier 1854]

Ma chère Notre-Dame,  
Millaud - du *Pays*<sup>30</sup> nous offre dix mille francs à la condition qu'ils seront employés en annonces.<sup>31</sup>

Maintenant, soyez assez bonne pour donner un titre de roman en un ou deux volumes -- nous l'annoncerons - et avec le prix [que] nous rapportera son annonce nous vous le pairons.

Si en attendant un besoin quelconque vous faisait désirer de tirer 500 f. à vue sur Mr Millaud 85 rue Richelieu, tirez, chère amie -- Il sera fait honneur à votre signature.

Mille et mille tendresses

Alex Dumas

[suscption:]  
Madame  
Georges Sand  
Nohant  
(près de La Châtre).

---

<sup>30</sup> Polydore Moïse Millaud (Bordeaux, 27 août 1813-Paris, 13 octobre 1871) et son associé Jules Isaac Mirès fondèrent le premier «empire de presse», achetant *Le Constitutionnel* (1852), *Le Pays*, *La Presse* (1857); en 1863, Millaud fonda le *Petit Journal* à un sou qui atteignit des tirages considérables.

<sup>31</sup> Voir "Causeries avec mes lecteurs", *Le Mousquetaire*, n°56, 15 janvier 1854, p. 1, col. 1: "Nous avons écrits à nos trois frères, George Sand, Alphonse Karr et Méry [...]. Nous leur avons écrit pour avoir un roman, c'est-à-dire trois romans: nous ne les avons pas encore, mais nous pouvons les promettre." Du 20 au 31 janvier, annonces dans *Le Mousquetaire*: *Les Crimes invisibles* par Méry, *Les Roses bleues* par Alphonse Karr, un roman par Georges Sand, *L'Illustre Brisacier* par Gérard de Nerval...»

[c.p.:]

Paris 14 avril 54. 3e 25 c.

La Châtre (35)16 janv. 54

Autographe: BnF, n.a.fr. 24 812, f. 3. Copie, Institut de France, fonds Spoelberch de Lovenjoul E 935, f. 54. Publication: G. Sand, *Correspondance*, t. XII, p. 259, d'après la copie.

## 26. George Sand à A. Dumas

[Nohant, 16 janvier 1854]

Cher maître, vous m'écrivez un logogryphe où je n'entends pas le premier mot. Vous avez donc oublié que je suis stupide? Vous êtes bien bon, merci, mais expliquez-vous. Je reçois *le Mousquetaire*, et je le lis tous les jours, à preuve que je vous envoie un bon que vous ferez toucher, pour vos tombes<sup>32</sup>.

À vous de coeur.

George Sand.

N'imprimer pas ma lettre. Je veux bien que vous sachiez une fois de plus que je suis bête, mais il ne faut pas trop ébruiter cela.

Nohant, 16 janvier 54.

Autographe: Historical Society of Pennsylvania. Copie, Institut de France, fonds Spoelberch de Lovenjoul E 919, f.327. Publication: G. Sand, *Correspondance*, t. XII, p. 259-260.

## 27. George Sand à Alexandre Dumas

[Nohant, 31 janvier 1854]

Cher maître, j'ai attendu une lettre de vous, parce que je ne comprenais rien à la vôtre. Vous me parliez d'annonces et avec cela de romans. Je n'y étais pas.

---

<sup>32</sup> Sur la campagne de Dumas dans *Le Mousquetaire* pour l'érection de monuments sur les tombes de Balzac et de Soulié, voir notre article «Le Tombeau d'Honoré de Balzac», *L'Année balzacienne*, nouvelle série, 2, 198, p. 245-253.



Vous ne m'avez pas répondu. Mais *le Mousquetaire* s'est expliqué. Vous avez écrit une lettre de Maurice<sup>33</sup>, vous avez annoncé un roman de moi. Je vous ai laissé faire, parce que je ne voulais pas vous donner un démenti, ni vous refuser mon nom, ni pourtant mentir au public. Je savais que d'ici à longtems je ne pouvais rien vous promettre. J'ai des *commandes* et des engagements par dessus la tête, et je ne sais pas, comme vous, faire des miracles. Vous n'avez pas menti, puisque vous ne saviez pas cela, et comme vous désiriez pouvoir faire cette annonce, je n'ai pas voulu vous en empêcher. est-ce que ce n'est pas de ma part un peu jésuitique à l'égard de Monseigneur le Public? Ma foi, tant pis. Je charge ma conscience pour vous, sans trop de remords.

Dites à Maurice si vous avez reçu une lettre de moi avec un bon de 50 f. à votre ordre pour le *tronc* de vos bonnes oeuvres? C'était payable chez Berrurier mon homme d'affaires<sup>34</sup> et à vue. Rassurez-moi sur ce petit détail. Que la poste nous vole, c'est son état, mais qu'elle ne vole pas nos morts et nos pauvres.

Je suis sans *Mousquetaire* depuis 4 jours. J'ai écrit pour qu'on me prît un abonnement. J'avais déjà envoyé à cet effet. On a refusé mon argent. À présent *je veux* qu'on le prenne et qu'on m'envoie le journal.

Bonsoir, bon courage et à vous

G. Sand.

Nohant 31 janvier 54.

Autographe: Institut de France, fonds Spoelberch de Lovenjoul, E 913, f. 123-124. Copie, de la main de Ch. Glinel, Société des Amis d'Alexandre Dumas, fonds Glinel, R 8 116. Mention: Collection C. Glinel. Acq. Charavay (Etienne) 17 mai 97. Offert à M. le Vte de Spoelberch de Lovenjoul. Publication: G. Sand, *Correspondance*, t. XII, p. 277-278.

<sup>33</sup> La lettre de Maurice Sand est insérée dans *Le Mousquetaire*, n°57, 16 janvier 1854.

<sup>34</sup> Louis Barthélemy Berrurier, huissier, s'occupa, après Falempin et avant Léon Balmont, à Paris des affaires de G. Sand; il habitait 13, rue des Fossés-Montmartre.

**28. Les collaborateurs du Mousquetaire à George Sand**

[Paris, 15 février 1854]

Cher confrère,

Nous saisissons avec empressement cette occasion de vous témoigner, une fois de plus, notre dévouement, notre estime et notre admiration.

Alexandre Dumas.

Alexandre Dumas fils.

Comtesse Dash.

Paul Bocage.

Roger de Beauvoir.

Georges Bell.

Asseline.

Philibert Audebrand.

Eimann.

Léon Gatayes.

Casimir Dumas.

Armand Baschet.

E. Dubreuil.

Max de Goritz.<sup>35</sup>

---

<sup>35</sup> Gabrielle Anne de Courtiras, Mme Poillotie de Saint-Mars, dite la comtesse Dash (Poitiers, 2 août 1804-Paris, 11 septembre 1872), d'origine bourgeoise, épousa un officier de vingt ans son aîné à qui elle donna un fils avant de s'en séparer en 1835 pour se lancer dans la vie littéraire. Grâce à l'appui de R. de Beauvoir et d'A. Dumas, elle publia dans la *Revue de Paris*, puis, à partir de 1839, inonda la librairie de romans galants pseudo-historiques, parmi lesquels *Mademoiselle Cinquante millions*, 1863, *La Dette de sang*, 1864, *Le Beau voleur*, 1876. Sous le pseudonyme de *Marie Michon*, elle signa des chroniques épisodiques pour *Le Mousquetaire*, journal d'A. Dumas et publia dans ce journal, entre le 1er janvier et le 18 septembre 1854, *Vie et aventures de Catherine-Charlotte de Gramont de Grimaldi, duchesse de Valentinois, princesse de Monaco*, édité en librairie sous le titre *Vie et aventures de la princesse de Monaco*. Elle donna ensuite deux autres oeuvres «publiées par A. Dumas»: *La Dame de volupté* (1864), intégrée d'abord dans *La Maison de Savoie*, puis *Madame du Deffand (Mémoires d'une aveugle et Les Confessions de la marquise)*, 1856-1857. Ses *Mémoires des autres* (La Librairie illustrée, 1896-1897, 6 vol.) et ses *Portraits contemporains* (Amyot, 1864, 2 vol.) demeurent une source bibliographique intéressante.-- Édouard Roger de Bully, dit Roger de Beauvoir (Paris, 28 novembre 1809-Paris, 27 avril 1866), proche des romantiques, multiplia les romans: *Le Café Procope* (1835), *Histoires cavalières* (1838), *Le Chevalier de Saint-Georges* (1840), *La Lescombat* (1841), *L'Hôtel Pimodan* (1846), les volumes de poésies: *La Cape et l'épée* (1837). Il écrivit aussi pour le théâtre: *Le Chevalier de Saint-Georges* (1840), *Un dieu du joue* (1850), *Les Enfers de Paris* (1853), *La Raisin* (1855). Il épousa Eléonore-Léocadie Doze, sociétaire de la Comédie-Française dont il se sépara avec éclat en 1850. -- Alfred Pierre Alphonse Asseline (Paris, 18 mars 1821-1890), cousin germain d'Adèle Hugo (son père, Jean-Baptiste Asseline était le frère de Mme Foucher), fit son droit,

Paris, 15 février.

Publication: *Le Mousquetaire*, n°87, 15 février 1854, p. 1, col. 3. Reproduit dans *Le Mousquetaire*, n°89, 17 février 1854, p. 1, col. 3: «À George Sand

prêta le serment d'avocat et attaché au cabinet du préfet de police de 1847 jusqu'au coup d'Etat. Encouragé par Hugo et Janin, il écrivit un drame, *Les Noces de Lucinde* (1845) et publia des vers: *Pâques fleuries* (Amyot, 1847), *Le Coeur et l'estomac* (1853). Il a laissé également des romans: *L'Enlèvement d'Hélène* (1857), *Les Délicats* (1874), *Madame de Monaco* (1884), dans la série «Les grandes amoureuses», et un livre de souvenirs: *Victor Hugo intime* (1885).-- Melchior Joseph Eugène, général Dumas (Delémont, Suisse, 4 septembre 1803-Camblanes-Meynac, Gironde, 29 avril 1871), engagé à dix-neuf ans, sous-lieutenant en 1827, après être passé par l'Ecole de Saumur, servit en Algérie, prenant part aux expéditions de Tlemcen et de Mascara. Ayant appris l'arabe, il fut nommé consul à Mascara, près Abd-el-Kader, puis directeur des Affaires arabes (1839), directeur des Affaires indigènes de la colonie (1841). Il prit une part prépondérante dans la création des Bureaux arabes. Général de brigade en 1847, il accompagna Abd-el-Kader dans ses différents lieux de détention. À son retour en Algérie, il participa à des expéditions contre des tribus rebelles, avant de rentrer en France en février 1850 pour prendre la direction des Affaires algériennes du Ministère de la Guerre, poste qu'il occupa jusqu'à la création du Ministère de l'Algérie et des colonies (juillet 1858). Général de division le 14 janvier 1853, il fut nommé conseiller d'Etat en service extraordinaire, sénateur (12 avril 1857), commandant de la quatorzième division militaire à Bordeaux (mars 1860-septembre 1868). Il publia de nombreux ouvrages relatifs à l'Algérie: *Exposition de l'état actuel de l'Algérie*, 1844; *Le Sahara algérien*, 1845; *La Grande Kabylie*, 1847; *Les Chevaux du Sahara*, 1851; *Moeurs et coutumes de l'Algérie (Tell, Kabylie, Sahara)*, Louis Hachette, 1853; *Principes généraux des cavaliers arabes*, Louis Hachette, 1854; *Formules de la civilité arabe*, in Alexandre Bellemare, *Grammaire arabe (idiome d'Algérie)*, à l'usage de l'armée et des employés civils, 2e édition, 1854. Il donna des articles à la *Revue des deux mondes* et à la *Revue de Paris*.-- Jacques Pierre Ernest Dubreuil, (Poitiers, 19 septembre 1830-asile de Ville-Evrard, Neuilly-sur-Marne, 28 avril 1886), fils de Jacques Pierre Dubreuil, chef du bureau du cadastre, et de Victoire Houdelot, auteur dramatique, donna des comédies (*Les Mariages d'amour*, Odéon, 1er septembre 1860; *Les Turlutaines*, comédie, Menus-Plaisirs, 15 décembre 1866); mais fut surtout librettiste d'opéra (*Le Roi des mines*, musique de M. Chérouvrier, Théâtre-Lyrique, 22 septembre 1865; *La Belle Bourbonnaise*, musique de Coedès, 1871; *Le Bourgeois de Calais*, musique de Messager, Folies-Dramatiques, 6 février 1886) et d'opéra-comique (*La Tête enchantée*, musique de L. Palliard, Théâtre-Lyrique, 13 décembre 1861; *François-les-Bas-bleus*, musique F. Bernicat et Messager, Folies-Dramatiques, 8 novembre 1883; *Saint-Mégrin*, d'après *Henri III et sa cour*, musique de P.-L. Hulemacher, Monnaie de Bruxelles, 1er mai 1886). Son acte de décès lui donne pour adresse: 75, rue des Batignoles.-- Joachim Hounau, dit Georges Bell (1824-1899), fils d'un médecin de Pau, condamné à la déportation par la cour de Bourges à la suite du 15 mai 1848, obtint de rentrer en France et se consacra à la littérature, publiant *G. de Nerval*, Victor Lecou, 1855 [*L'Artiste*, mars-avril 1855], «un des rares textes qui manifestent une amitié intelligente», *Appendice historique, Voyage en Chine* du capitaine Montfort (1854), *Etude littéraire sur Méry*, en tête des *Oeuvres* de ce dernier (1853), Introduction aux *Doïnas* de V. Alexandri (1855). En 1858, il se fit libraire à Paris avant d'être rédacteur en chef du *Courrier d'Oran*. Autres oeuvres: *Scène de la vie de château*, *Ethel, souvenirs d'Afrique* (1866), *La Croix d'honneur* (1867), des articles biographiques dans la presse (*Le Mousquetaire*, *La Presse*, *L'Illustration*). -- Philibert Audebrand (Saint-Amand-Montrond, 31 décembre 1815-Paris, 10 septembre 1906), journaliste abondant dont les écrits aurait pu, disait Monselet, couvrir la place du Carrousel (1857), collaborateur du *Mousquetaire* du 28 décembre 1853 au 24 octobre 1854, a laissé ses souvenirs sur

... Max de Goritz / A. Dupeuty / Albert Blanquet<sup>36</sup> / Paris, 16 février 1854.» Imprimé à la suite de reproduction de la lettre de George Sand à Mirecourt, publiée dans *La Presse* du 14 février pour protester contre des extraits de la biographie de Sand (Eugène de Mirecourt, *George Sand*, in volume I de la collection Les Contemporains. Paris: Gustave Havard, 1855), insérés dans *La Presse littéraire* du 5 février, p. 85-95. *Le Mousquetaire*, n°89, 17 février 1854, imprime la réplique de Mirecourt précédée d'une sommation d'huissier.

---

la vie chaotique du journal: *Alexandre Dumas à la Maison d'Or. Souvenirs de la vie littéraire*, Calmann-Lévy, 1888.-- Joseph Léon Gatayes, (Paris, 25 décembre 1805-1er février 1877) reçut de son père, Guillaume Antoine G., une première éducation musicale avant qu'il ne suive les leçons de Cousineau et Labarre. Il s'adonna à la harpe, professant dès l'âge de 16 ans: Mme Récamier était de ses élèves, et laissa quelques compositions. Harpiste de l'Odéon, il y remporta un grand succès. Encouragé par V. Hugo et A. Karr, il se lança, sous le pseudonyme de Courtenay, dans la critique musicale, collaborant au *Corsaire*, au *Journal de Paris*, à la *Chronique de France*, à la *Gazette de Paris*. Passionné d'équitation, il fut également chroniqueur sportif au *Siècle* et au *Journal des haras*.-- Armand Baschet (Blois, 1er décembre 1829-Paris, 26 juillet 1886), destiné par son père médecin à la médecine qu'il étudia à Blois, puis à Paris (1848) où il suivit les cours de l'École des Chartes, collabora, sous le nom de Gabriel Dumon, à des journaux de province (*La France centrale, Journal de l'Indre-et-Loire*). Il publia *Honoré de Balzac*, Blois, 1852, et *Les Années de voyage: de Sainte-Adresse à Bagnères-de-Luchon*, 1852. Il obtint une mission pour l'Allemagne, l'Autriche et la Vénétie où il découvrit dans les archives des documents inédits qu'il exploita par la suite: *Souvenirs d'une mission: les Archives de la sérénissime République de Venise*, 1857; *La Diplomatie vénitienne: les princes de l'Europe au XVIIe siècle d'après les ambassadeurs vénitiens*, 1862; *Les Archives de Venise, histoire de la Chancellerie secrète*, 1870; *Les Femmes blondes selon les peintres de l'école de Venise*, 1865. Il explora également les archives parisiennes. En 1855, il publia *Les Origines de Werther*, 1855. -- Mayer, alias Max de Goritz, aventurier et littérateur, recommandé à Dumas par Nefftzer, entra en janvier 1853 à son service, devenant son «traducteur ordinaire» de l'allemand, voir Ph. Audebrand, *Alexandre Dumas à la Maison d'or*. Au printemps 1854, il fut arrêté par la police pour escroquerie.

<sup>36</sup> Adolphe Dupeuty (Paris, 1828-La Hay-les-Roses, 1884), fils de l'auteur dramatique Charles Dupeuty, fut secrétaire de l'Opéra, chroniqueur (1856) au *Figaro*, au *Figaro-programme*, au *Charivari* et fit jouer quelques vaudevilles: *Les Canotiers de la Seine* (Folies-Dramatiques, 12 juin 1853), *Arsène et Camille* (5 mai 1859), *Un joli cocher* (Palais-Royal, 1er mai 1863), *Le Carnaval des canotiers* (Folies-Dramatiques 25 janvier 1864), publiant un roman: *Où est la femme?* (1864).-- Albert Blanquet (Paris, 1826-Le Vésinet, 10 juin 1875), fils de l'éditeur T. Blanquet, donna des gages à la république, avec son pamphlet *Dieu ne le veut pas*, 1849, réponse au vicomte d'Arlincourt, avant d'être attaché sous l'Empire au cabinet de Napoléon III. Après 1870, il collabora à *La Liberté*, sous le pseudonyme de Chrysale. Ses romans historiques s'inspirent d'A. Dumas: *La Giralda de Séville*, 1852; *Les Amours d'Artagnan*, 8 vol., 1859; *Fleur de Marie*, 1859, qui met en scène E. Sue racontant comme il a écrit *Les Mystères de Paris*; *Le Roi d'Italie*, 1860; *Le Parc aux cerfs*, 5 vol., 1860; *La Belle Ferronnière*, 6 vol., 1861; *Les Enfants du curé*, 4 vol., 1864; *La Mye du roi*, 1866; *La Malemort*, 1867; *Le Marquis de Brunoy*, 1874; quelques romans posthumes. Il a aussi laissé des récits fantastiques (*L'Élixir de vie*, 1857; *Le Château des spectres*, 1864) et une comédie, en société avec Louis Judicis, *Amour et caprice*, Odéon, 18 septembre 1854. Il collabora à de nombreux journaux (*Passe-Temps*, *L'omnibus*, *Le Petit Moniteur du soir*, *Le Dimanche*) sous les pseudonymes de Xavier Ledoux, Emile Cruzel, Marie d'Ussy, Tek-Nab.

### 29. George Sand à Alexandre Dumas

[Nohant, 19 février 1854]  
(Officiel)

À Mr. Alexandre Dumas.

Cher maître et ami,

La réplique de mon biographe ne m'empêche pas de maintenir d'une manière absolue tout ce que contenait ma lettre. Mais je me réjouis de cette réplique puisqu'elle m'apporte un témoignage d'affection ou de sympathie de votre part et de celle de vos amis. Merci à vous, merci à votre fils, merci à eux tous; et à vous de coeur.

George Sand  
Nohant, 19 février 1854.

(Particulier) Je ne peux pas venir à bout de recevoir régulièrement *le Mousquetaire*.

Je ne sais pas encore si vous avez reçu de moi, un bon de 50 f. pour vos bonnes oeuvres.

Autographe: vente du 21/22 avril 1983, n°294. 1 p. in-8° (Michel et Maryse Castaing, experts), puis Catalogue Thierry Bodin, 22, 1984, n°254. Publié *Le Mousquetaire*, n°94, 22 février 1854, p. 1, col. 1.; George Sand, *Correspondance*, éd. G. Lubin, t. XII, p. 303 (moins P.S.); George Sand, *Correspondance*, éd. G. Lubin, t. XXV, p. 877-878.

### 30. Alexandre Dumas à George Sand

[Paris, c. 10 mars 1854]

Voici, bien chère et grande amie, avec des millions de tendresses.

Vous savez que nous tenons -- hélas, nous sommes encore pauvres -- mille francs à votre disposition, si vous voulez nous faire un petit roman de votre drame de *Nello*, un volume, chère amie, dont le dialogue est tout fait, et qui ne vous empêchera pas de le faire jouer en pièce.

J'oserai même dire que si vous vouliez me charger de vous faire jouer, ce serait vite fait.

Je baise l'heureuse main qui a écrit *Indiana*, *Valentine*, *La Mare au diable*, et tout ce que j'aime presque autant que vous.

Tous les respects du cœur

Alex Dumas.

Copie: Bibliothèque de l'Institut, Fonds Spoelberch de Lovenjoul, E 935, f. 58.  
L'autographe a figuré dans le Bulletin XLV de la Librairie M. Loliée (pièce 42).  
Publication: G. Sand, *Correspondance*, t. XII, p. 336.

### 31. *George Sand à Alexandre Dumas*

[Nohant, 13 mars 1854]

Non, cher ami, je ne veux pas faire un roman de *Nello*. J'en veux faire une pièce. Je sais bien que c'est un ours, mais il fera peau neuve. Et puis, il m'est impossible de faire autre chose en ce moment que la dernière partie de mes *Mémoires*<sup>37</sup>. Et à ce propos, je vous supplie bien fraternellement de ne pas les faire, avant qu'ils aient paru. Je vous l'ai dit et je vous le répète bien sérieusement, personne ne lira mon oeuvre quand on aura lu la vôtre, au lieu qu'après m'avoir lu, on vous lira encore. Mes éditeurs s'alarment beaucoup des détails que vous pouvez donner sur mon histoire, et ils ont raison. Si vous les tuez, eux pour qui c'est affaire d'argent, vous me coupez un peu la tête à moi aussi, pour qui c'est une affaire d'honneur... littéraire. Ajoutez donc mon personnage dans votre grand oeuvre, je serai fier d'avoir de vous un témoignage d'amitié dans cette illustre galerie de contemporains, et c'est à vous qu'il appartient d'écraser d'un coup les ignobles pamphlétaires qui insultent les artistes et les penseurs jusque sur leur lit de mort. Mais dans la situation particulière où je me trouve, je vous demande de me laisser la fleur de ma propre histoire. Ce sera une fleur bien humble, raison de plus pour que le grand arbre ne l'étouffe pas.

Vous avez tort de me renvoyer les 50 f. Il fallait les garder pour une autre de vos bonnes oeuvres. Vous me les reprendrez, j'espère, à la première occasion.

Je vous remercie encore, en mon nom particulier, de l'appui que vous m'avez prêté en toutes choses. Ma fille me dit en outre, que vous avez été comme un père pour elle, dans une récente occasion. Il y avait longtemps que je lui donnais le conseil d'aller se mettre sous votre aile. Donc nous vous embrassons toutes les deux et de tout notre coeur. [n.s.]

Nohant 13 mars 1854.

<sup>37</sup> Cf. "Causerie avec mes lecteurs", *Le Mousquetaire*, n°128, 29 mars 1854, p. 1, col. 2: «[J'ai décacheté] une lettre de George Sand, que ses traités éloignent encore de nous pour quelques temps.»

Autographe: Institut de France, fonds Spoelberch de Lovenjoul, E 899, f. 122-123. Publication: comme adressée à Sainte-Beuve, sous la date du 15 mars: *Revue de Paris*, 1er décembre 1896, p. 568; *Lettres à Alfred Musset et à Sainte-Beuve*, p. 209-210; *Correspondance générale de Sainte-Beuve*, éd. Jean Bonnerot, t. IX, p. 412. G. Sand, *Correspondance, op. cit.*, t. XII, p. 349-361.

### 32. Alexandre Dumas à George Sand

[Paris, c. 20 mars 1854]

Soyez bien rassurée -- ma très grande soeur -- votre nom ne sera prononcé par moi -- qu'avec la plus scrupuleuse attention qui n'ouvre pas le moindre jour même sur le côté doré de votre vie littéraire.<sup>38</sup>

Je regrette *Nello* comme roman vous en auriez avec 8 jours de travail fait une chose charmante ce qui ne nous eût point empêché d'en faire ensuite un beau et bon drame.

Je vous embrasse bien tendrement

Alex Dumas.

Autographe: BnF, n.a.fr. 24 812, f. 11. Copie: Bibliothèque de l'Institut, Fonds Spoelberch de Lovenjoul, E 935, f. 59. Publication: Alexandre Dumas. *Mes Mémoires*. Préface de Claude Schopp. Correspondance. Robert Laffont, 1989 (Bouquins), p. LIII.

### 33. Alexandre Dumas à George Sand

[Paris] 25 [mai 1854]<sup>39</sup>

Chère sœur

Vous allez avoir une pièce au Vaudeville avez-vous un rôle pour ma petite Isabeau?

C'est bien sérieusement et bien tendrement que je vous demande cela; un rôle de vous est une grande affaire.

Vous disposerez de moi en pareil cas.

Mille bonnes tendresses

Alex Dumas.

<sup>38</sup> Le chapitre consacré à George Sand [CCLX] n'est imprimé dans *Le Mousquetaire* que le 6 avril 1855.

<sup>39</sup> Le 11 mai 1854, G. Sand signe un contrat avec Thibaudeau, directeur du Vaudeville, et Bocage pour la représentation sur la scène de ce théâtre de *Maitre Favilla*. Après la faillite de Thibaudeau, le 23 juin 1854, la pièce sera portée à l'Odéon où elle fut créée le 15 septembre 1855.

Copie: Bibliothèque de l'Institut, Fonds Spoelberch de Lovenjoul, E 935, f. 57.

### 34. *Alexandre Dumas à Alexandre Bixio*

[Paris, c. 12 novembre 1854]

Cher ami -

J'ai besoin que Mad<sup>e</sup> Guidi copie dans la *Revue des Deux Mondes* et dans la *Revue de Paris* les traits les plus saillants de critique amère contre Sand<sup>40</sup>, Hugo &&<sup>41</sup>

Explique à Mad<sup>e</sup> Guidi et à ma fille le travail qu'elles ont à faire.

À toi

Alex Dumas

Ces dames seront chez toi à 11 heures du matin.

[suscryption:]

Monsieur Bixio

26 rue Jacob

Paris.

Autographe: Société des Amis d'Alexandre Dumas, fonds Glinel, R 8 85.

---

<sup>40</sup> Campagne de Dumas dans *Le Mousquetaire* contre la critique à propos de l'article de Jules Janin sur *Flaminio* de Sand, voir "Causerie avec mes lecteurs", *Le Mousquetaire*, 9 novembre 1854; «La première à Jules Janin: Jules Janin et George Sand», *Le Mousquetaire*, 13 novembre 1854; «La première à M. Planche: Clésinger», *Le Mousquetaire*, 29 novembre 1854; «La deuxième à M. Planche. Jean Clésinger», *Le Mousquetaire*, 30 novembre 1854; «La troisième à M. Planche», *Le Mousquetaire*, 1er décembre 1854; «La quatrième à M. Planche», *Le Mousquetaire*, 2 décembre 1854; «Opinions de M. Jules Janin», *Le Mousquetaire*, 4-31 décembre 1854.

<sup>41</sup> *Marguerite* Véronique Garreau (née à Paris, le 13 mars 1810) avait épousé le 17 janvier 1827 le joaillier d'origine sarde Jean-Baptiste Guidi. Maîtresse de Dumas depuis 1849, elle était en même temps sa créancière.



### 35. René Luguet<sup>42</sup> à Alexandre Dumas

[Paris, c. 27 juillet 1855]

Cher Dumas,

Vous venez de terminer le récit des souffrances de Marie Dorval<sup>43</sup>.

Par un de ces élans du coeur qui prouvent ce que les malheureux doivent attendre de vous.

Mais la position que je me suis faite en accomplissant un devoir, que vous avez bien voulu considérer comme dévouement, ne me permet pas d'accepter la pensée d'une souscription.

Certes, ces reliques me sont chères!.. et j'espère les revoir un jour, mais c'est à mon travail seul que je veux les devoir.

Marie Dorval n'a plus rien à envier aux heureux de la terre: elle est réunie pour toujours à son cher Georges!...

Elle n'a pas de monument, mais sa tombe est couverte de fleurs que sa bonne fille entretiendra toute sa vie! Et, plus tard, nos petits-enfants continueront cette tâche, si triste et si douce!

Vous venez de lui élever un mausolée plus impérissable qu'une pierre tumulaire, car vous avez mis au coeur ce coeur si grand, si méconnu!

Il est autour de nous des malheurs devant lesquels je dois taire les miens, et si déjà vos gracieuses lectrices ont répondu à votre généreux appel; eh bien! que cette bonne action ne soit pas perdue, vous trouverez facilement autour de vous une de ces misères dignes et silencieuses, portez-leur cette offrande. Il nous sera bien doux de penser qu'elles doivent un rayon de soleil au nom de *Marie Dorval!*

À vous de coeur,

René Luguet

Publication: *Le Mousquetaire*, 3e année, n°209, 28 juillet 1855, p. 1.

---

<sup>42</sup> Dominique Alexandre Esprit Bénéfand, dit René Luguet (Paris, 1er février 1813-Neuilly, 26 mars 1904), comédien d'abord de troupes ambulantes, partenaire et amant de Marie Dorval à Bruxelles (1841), épousa l'année suivante la fille de cette dernière, Philippine *Caroline* Allan, qui lui donna cinq enfants, dont Georges (9 novembre 1843-16 mai 1848) qu'adorait Marie

<sup>43</sup> «Marie Dorval. À George Sand», 3e année, n° 198 (1er article) au n°207 (10e article), 17-26 juillet 1855. Sur la souscription, voir lettres d'Emile Deschamps, Bénédict, etc...

### 36. Alexandre Dumas à George Sand

[Paris, 15 octobre 1855]

Chère et grande amie

Mon fils et moi vous recommandons de tout notre coeur Bache<sup>44</sup> -- le plus original et le excentrique des comédiens de la rue de Richelieu.

Si vous avez un de ces rôles que les fantaisistes comme nous jettent au hasard dans leurs oeuvres donnez-le-lui et vous verrez ce qu'il en sera.

Je vous embrasse bien tendrement et bien fraternellement

Alex. Dumas.

Autographe: BnF, n.a.fr. 24 812, f. 6-7. Papier: Initiales AD enchâssées. Cette requête appuie une lettre de Bache à George Sand: «Madame, / J'ai appris à la Comédie-Française que vous avez bien voulu permettre d'y donner un ouvrage pour cet hiver<sup>45</sup>. / Me pardonneriez-vous à moi un pauvre petit acteur de vaudeville perdu je ne sais comment dans les profondeurs de cette noble maison de vous implorer à l'effet d'obtenir, si toutefois faire se pouvait, quoi que ce soit dans cette oeuvre. / Je me trouverai trop heureux que vous voulussiez bien croire que nonobstant que j'y apporterai tous mes soins je vous devrais peut-être ce que je ne cherche plus aujourd'hui de guerre lasse; le moyen de faire voir que je suis bon à quelque chose. / Agréez, je vous supplie Madame avec l'expression de mon admiration bien sentie, les vœux que je forme pour que vous preniez en grâce et souvenance ma bien humble requête. / Bache / (de la Comédie-Française). / Fb Honoré 8.». Elle est accompagnée d'une lettre de Dumas fils: «Madame et cher maître/ J'ajoute ma requête à celle de mon père - Bache mérite votre sympathie - sous tous les rapports. C'est un des comiques les plus flegmatiques et les plus fins que je connaisse. / Je terminerai par mes compliments bien sincères, si vous voulez bien les recevoir, sur *Maître Favilla* et sur le courage que vous avez eu de réinventer Rouvière que j'ai trouvé charmant<sup>46</sup>. Cette hardiesse m'encourage une fois de plus à vous recommander

<sup>44</sup> André Debruille, ou de Bruille, dit Bache (mort à la fin de 1866), authentique marquis de Bruille, étudiant en médecine, musicien accompli, figure hoffmannesque, longue, maigre, sanglée dans une redingote noire (cf. Th. de Banville, *Camées parisiens*) joua au Vaudeville (1847) et au Palais-Royal (1848), débuta le 1er juillet 1853 au Théâtre-Français, où il resta pensionnaire jusqu'en 1857, passant ensuite ax Bouffes-Parisiens et au Théâtre Déjazet, où son mauvais caractère lui valut un procès avec le directeur.

<sup>45</sup> *Comme il vous plaira*, représenté le 12 avril 1856. Bache, présenti un temps pour y interpréter le rôle du duc Frédéric, ne jouera que le rôle d'un chanteur.

<sup>46</sup> *Philibert* Alphonse Rouvière. (Nîmes, 21 mars 1805-Paris, 19 octobre 1865), après des études de notariat, débuta par la peinture, puis fréquenta le Conservatoire et débuta à la Comédie-Française

Bache. Recevez, Madame, l'assurance de mes sentimens les plus dévoués./ A.  
Dumas f.»

### 37. *George Sand à A. Dumas*

[Nohant, 17 décembre 1857]

Frère et ami, je vous prie de recevoir une amie à moi que vous aimerez tout de suite, parce qu'elle est bonne comme vous, et que vous exauçerez, parce qu'elle a une oeuvre sainte à mettre sous votre sauvegarde<sup>47</sup>. Quelques lignes de vous dans le *Monte-Cristo* font des miracles. Faites-en donc une de plus pour les orphelins dont on veut vous parler.

Et n'oubliez pas d'aimer les absents qui vous aiment de coeur.

G. Sand.

Autographe: Bibliothèque de l'Institut, fonds Spoelberch de Lovenjoul E. 913, f. 179. Publication: *Monte-Cristo*, «Causerie avec mes lecteurs», n° 38, 7 janvier 1858, p. 178; G. Sand, *Correspondance*, éd. G. Lubin, t. XIV, p. 563-564.

### 38. *Alexandre Dumas fils à George Sand*

[Paris, 22 août 1861]

Belle, bonne, grande et chère maman,

Moi aussi je vous aime de tout mon cœur et je vous regrette à moi tout seul autant que vous me regrettez à vous deux. J'ai même mis ma camarade de la partie et elle gémit comme si elle avait été de la partie, comme dit madame Solange. Je rechute de temps en temps dans mes tristesses de la belle manière et je voudrais bien pouvoir envoyer à Manceau tous mes papillons noirs pour qu'il me dise de quelles chenilles ils sortent. Mais il n'est pas encore assez

---

avant d'être engagé à l'Odéon (1839-1844); après des tournées en France et à l'étranger, il créa avec éclat au théâtre de Saint-Germain-en-Laye, le 17 septembre 1846, le rôle-titre d'*Hamlet*, ce qui lui valut un engagement au Théâtre-Historique. Il joua ensuite à la Porte-Saint-Martin (1851), à la Gaîté (Mordaurit dans la reprise des *Mousquetaires*, 30 août 1854), à l'Odéon (*Maitre Favilla* de G. Sand, 15 septembre 1855), à la Comédie-Française dont il fut trois ans pensionnaire (*Comme il vous plaira* de G. Sand, 12 avril 1856), au Cirque (reprise du rôle-titre dans *Hamlet*, 16 mai 1857) et à nouveau à la Porte-Saint-Martin et à la Gaîté.

<sup>47</sup> L'oeuvre des Saints-Anges, dirigée par les soeurs de Marie-Joseph, passage Dulac 7, rue de Vaugirard 83, était un orphelinat privé, fondé par Mme Tisserant, veuve depuis 1848 d'un pharmacien. La présidente en était la baronne Paul Dubois, femme de l'accoucheur.

fort quoiqu'il [en] dise pour reconnaître leur famille ni assez malin pour les empailler une fois pour toutes.

Par là dessus je reçois une lettre du père Dumas qui lui aussi se décourage et qui m'écrit:

«Dis mille tendresses à notre amie qui ne vieillit pas elle et qui se sert si bien du papier des plumes et de l'encre qui me tuent».

Si l'Italie par le père Dumas se met à m'envoyer aussi tous ses papillons, ça va devenir drôle. Ecrivez donc à ce père que j'ai, tout ce que vous avez le droit de lui donner de conseils que je ne peux lui donner, moi. Montrez-lui dans quelle vie vous conservez votre jeunesse et votre talent et peut-être saisira-t-il la perche que vous lui tendrez. Il est si fort et le premier mouvement est toujours si bon!

J'aurais pu vous renvoyer toutes les lettres que je reçois par Nohant, elles ont toutes des admirations pour vous. Mais vous vous fichez bien des admirations. Vous aimez mieux qu'on vous aime tout bonnement, vous pas difficile - Eh ben - on vous aime.

C'est y tout ce qu'on a à vous dire? Oui - Et puis il faut faire toutes mes amitiés à Maurice et que j'irai le voir à son retour, puisque me voilà de la famille, faut que je connaisse mes proches.

Marceau est bien gentil. Il lit mes romans. Il n'y a plus que lui. Quand je pense aux dépenses de timbres-poste que lui fait faire ce monsieur Davy j'en suis honteux - Si je lui en envoyais un album? - Qu'en pensez-vous? Rien gagné à la loterie d'Amiens.

Allons, bon appétit et ne mangez pas trop vite.  
Je vous embrasse ferme tous les deux.

A. Dumas f.

Ci-joints quatre vers sur Buloz qu'on m'a dits hier - Les connaissez-vous?

Buloz qui par sa grâce a su se faire aimer  
Lorsque la mort viendra le prendre  
N'aura plus qu'un œil à fermer  
Et n'aura plus d'esprit à rendre.

Copie: Bibliothèque de l'Institut, fonds Spoelberch de Lovenjoul, E 882, f. 67-68.

Publication fragmentaire, G. Sand, *Correspondance*, éd. G. Lubin, t. XVI, p. 524.

**39. Alexandre Dumas à Alexandre Dumas fils**

19 juillet [1862]

Mon cher enfant,

J'ai reçu ta lettre – tant mieux pour la Barrière, et pour moi surtout, qui t'attends, – et qui serai si content de te voir. Ta soeur m'avait écrit, et m'exprimait toutes sortes d'inquiétudes. Je lui ai répondu, et l'ai rassurée.

Serre bien les mains à notre chère amie de Nohant. Je la lis, et je t'avoue que c'est le seul écho de notre beau temps qui reste encore aujourd'hui. Le livre d'Hugo<sup>48</sup> est un livre douloureux. Comme une maladie inconnue et inguérissable. – Or, à mon avis, il n'y a pas de belles maladies.

Je t'embrasse et te rembrasse mille fois.

Alex. Dumas

Copie: Bibliothèque de l'Institut, Fonds Spoelberch de Lovenjoul, E 935, f. 61.

**40. George Sand à A. Dumas**

[Naples, début août 1862]

[Attestée par la suivante]

**41. Alexandre Dumas à George Sand**

[Naples, 16 août 1862]

Chère sœur,

J'ai reçu votre bonne lettre.

Je vous disais dans la mienne que lorsque je serais vieux j'irais vous demander une place de jardinier à Nohant<sup>49</sup>.

---

<sup>48</sup> *Les Misérables*.

<sup>49</sup> Dans une lettre à son fils de la fin de juillet 1862, Dumas écrivait, faisant allusion à Jean Valjean devenu jardinier du couvent de Picpus: «Embrasse bien notre amie et dis-lui que si elle a besoin d'un jardinier, quitte à porter une sonnette aux genoux, je m'offre d'être un jour le sien.» (autographe, Houghton Library, Harvard University, autograph file)

Vous vous êtes dit: «Il doit avoir à peu près soixante ans, donc il est vieux, donc il doit venir tout de suite.». Je reconnais là votre esprit logique et charmant.

Mais moi, je ne me regarde pas encore comme si vieux que vous me faites, ce qui ne m'empêcherait pas de partir à l'instant même pour Nohant, si j'étais l'un des oiseaux qui ont le bonheur de vivre dans vos bois, au lieu d'être un des choux ou une des carottes qui poussent dans votre potager.<sup>50</sup> Je suis momentanément planté dans cette mauvaise terre sulfureuse du Vésuve, et il faut bon gré, mal gré que j'y reste. Comme la chèvre du proverbe, il faut que je broute où je suis attaché. Je fais, au reste, une bonne besogne. Je commence mon métier de jardinier par déraciner cette mauvaise herbe des Bourbons, qui ne pousse plus qu'en Espagne, où elle ne poussera pas longtemps - J'en ai pour un an peut-être encore. Aussi, si j'étais sûr d'avoir pour longtemps encore le petit palais que m'a donné Garibaldi, je vous dirais: «Mahomet, venez à la montagne, puisque la montagne ne peut aller à vous.» Que dites-vous de Garibaldi<sup>51</sup>, puisque nous venons de prononcer son nom? Ne trouvez-vous pas

---

<sup>50</sup> Le 29 août, dans une lettre à Alexandre Dumas fils, G. Sand commente cette lettre du père: «J'ai reçu une lettre de votre père qui croit que je lui offre les invalides. Il prétend qu'il y avait dans sa lettre une place de jardinier pour quand je serai vieux et je dis qu'il n'y avait pas ça. Alors il croit que je le traite de vieux fini, et tout en étant fort aimable, il n'est pas bien content de moi. Il paraît que je ne fais que des bêtises avec les meilleures intentions du monde. Justifiez-moi, reportez vous à sa lettre qui était adressée à vous, et voyez si j'ai fait réellement la boulette/ -- Il me dit qu'il ne quittera pas Naples sans y avoir déraciné la mauvaise herbe des Bourbons. Il est d'accord avec nous que notre pauvre grand Garibaldi perd la boule et replante ce qu'il arrache.» (BnF, n.a.fr. 144668, fol. 102-105).

<sup>51</sup> A. Dumas, après sa première rencontre avec Giuseppe Garibaldi (Nice, 4 juillet 1807-Caprera, 2 juin 1882), qui eut lieu à Turin le 4 janvier 1860, se voulut le «pèlerin d'une idée» dont le héros charismatique du Risorgimento était le «représentant», autrefois chanté dans Montevideo, ou une Nouvelle Troie (Le Mois, n°25 et 26, 1er janvier-1er février 1850); hargé par le général de rédiger les Mémoires de «l'apôtre de la liberté universelle» (Mémoires de Garibaldi, Le Siècle, 30 mai-5 septembre 1860), il le rejoignit à Palerme et participa à la campagne de Sicile, puis à la révolution qui chassa de Naples les Bourbons. Fondant à Naples le journal L'Indépendante - qui porta successivement en exergue ces mots de Garibaldi: «Le journal, que va fonder mon ami Dumas, aura le beau titre d'Indépendant et il le méritera d'autant mieux ce beau titre qu'il frappera sur moi tout le premier, si jamais je m'écarte de mes devoirs d'enfant du peuple et de soldat humanitaire», puis «Souviens-toi, mon cher Dumas, que si la fortune nous réunit encore pour l'accomplissement d'une opération humanitaire, comme celle que nous avons terminée, tu trouveras en moi - plus qu'un ami - un frère»; Dumas apporta, dans son journal, un soutien sans faille au Dictateur contre Cavour, avant de se désoler de sa retraite et de mettre à sa disposition sa goélette L'Emma pour distraire les loisirs du nouveau Cincinnatus. Cependant, Dumas refusa de cautionner, en août 1862, la marche sur Rome parce que Garibaldi sortait de la légalité, se lamentant après Aspromonte (29 août 1862) sur les malheurs de son frère fourvoyé par naïveté politique.

que lui aussi publie son roman des *Misérables*<sup>52</sup>. C'est triste de le voir prendre ce chemin-là, lui l'homme des routes droites. Encore un proverbe qu'il faudra rayer du catalogue: *Tout chemin ne conduit pas à Rome*.

Je vois avec bonheur l'influence que vous avez sur Alexandre, et que chaque fois qu'il vous quitte, il vous quitte calme et reposé, emportant une portion de votre sérénité. Que pensez-vous de son état? Le croyez-vous guéri? Il me parle pour l'automne de quelque chose qui ressemble à un mariage?<sup>53</sup>

Au revoir, chère soeur; la première fois que j'irai à Paris, je cours à toute vapeur vous embrasser et faire ma croix sur mon futur logement.

Tous les respects du coeur, toutes les fraternités de l'âme.

Alex. Dumas.

Copie, Bibliothèque de l'Institut, fonds Spoelberch de Lovenjoul, E 935, f. 55-56.

Publication partielle: G. Sand, *Correspondance*, éd. G. Lubin, t. XVII.

#### 42. Marie Dumas à George Sand

[Paris, 2 septembre 1862]

Que n'ai-je sauvé votre ange, Madame, comme vous avez sauvé mon frère. *Ibi charitas et amor ibi Deus est*.

Marie Alexandre Dumas

Olinde Petel.

2 septembre 1862. Du couvent des Dames de la Croix, 6, rue des Postes Paris.

Autographe: BNF, 24812, f. 343.

---

<sup>52</sup> Dans la lettre à son fils citée (note 1), A. Dumas écrivait à son fils: «[George Sand] est donc de notre avis sur *Les Misérables*? Tant mieux. C'est un esprit sûr et pratique que le sien, je ne suis moi qu'un esprit instinctif et primesautier./ Tu sais si j'aime le talent d'Hugo, et par conséquent si je me laisse entraîner à un mauvais sentiment quelconque en critiquant ce qu'on appelle son oeuvre capitale. Non, au contraire, c'est le coeur serré que je me dis que *Les Misérables* sont tout à la fois une oeuvre ennuyeuse, mal rêvée dans son plan, mal venue dans son résultat.»

<sup>53</sup> Alexandre Dumas fils avait séjourné à Nohant du 12 juillet au 8 août 1862.

**43. George Sand à Alexandre Dumas**

[Nohant, 9 février 1863]

[Attestée par le carnet d'enregistrement des lettres envoyées par G. Sand].

**44. Alexandre Dumas à George Sand**

[Paris, c. 1er juillet 1863]

Salut et fraternité grande soeur.  
Je vole à Alexandre votre dernière lettre qui est un chef d'oeuvre.  
Mille bonnes tendresses.

Alex. Dumas.

Je vais lire *Mlle de La Quintinie* en m'en retournant à Naples -- Lisez *Mad<sup>e</sup> de Chamblay*<sup>54</sup> quand vous aurez le temps.

Autographe: BnF, n.a.fr. 24 812, f. 138, à la suite d'une lettre de Dumas fils, f. 137.

**45. Alexandre Dumas à Alexandre Dumas fils**

[Naples, 17 septembre 1863]

Bon ami  
D'abord et avant tout -- mille tendresses à ma bonne Sand<sup>55</sup>.  
Puis à toi des reproches --

Comment lorsque tu sais avec quelle impatience j'attends ton avis [sur] le premier volume de *la San Felice* fût-il exécration comment ne me l'écris-tu pas?

---

<sup>54</sup> *Mme de Chamblay*, Boudillat, s.d. [1862], 5 vol. in-8°, dont les premiers volumes ont été publiés en feuilleton dans *Le Monte-Cristo*, sous le titre *Ainsi soit-il* (premier volume, ch. I-VIII, 19 novembre-21 décembre 1857; deuxième volume, ch. I-XII [IX-XIX], 22 avril -8 juillet 1858).

<sup>55</sup> Dumas fils a séjourné à Nohant du 3 au 12 septembre 1863, en compagnie de Théophile Gautier à partir du 7.



Il y a plus de six semaines que tu m'écris Je pars pour la Butte-au-Chêne j'emporte ton premier volume je le lis et je t'écris et depuis ce tems pas de nouvelles!

Enfin!

Aie la bonté si tu ne reviens pas immédiatement à Paris d'envoyer à ta soeur ce premier volume -- Il y a trois semaines qu'elle a reçu le second et Mr Rouy les demande à cor et à cris.

Si tu reviens à Paris fais à la quatrième ou cinquième page du premier volume la correction que j'indique dans le second envoi. Correction facile à faire puisqu'il ne s'agit que de ratures. Porte le tout chez Mr Rouy -- il te donnera mille francs que tu m'enverras par Pilleville.

Si tu ne reviens pas à Paris envoie le premier volume à ta soeur elle fera la correction et le portera chez Rouy.

Je t'embrasse -- dis à ma grande Sand -- que je baise ses bonnes petites griffes qui roulent si bien les cigarettes et qui écrivent de si belles choses.

À toi

Alex Dumas  
17 7bre.

Autographe: BNF, n.a.fr. 14 669, f. 114-115. Mention: 1864.

#### **46. Alexandre Dumas à George Sand**

[Naples, 25 novembre 1863]

<sup>56</sup>Ma grande et chère soeur,

Si je vous demandais vos livres, vous me les donneriez, n'est-ce pas? car vous vous diriez que j'ai sans doute besoin de ce pain de l'esprit et de la pensée que vous multipliez sur le monde, comme les pains de l'Évangile.

Mais je vous les demande au nom de quelque chose de plus saint que l'amitié, je vous les demande au nom du malheur.

Ma grande et chère soeur, envoyez une collection de vos livres à la bibliothèque de la prison pour dettes de Clichy [, dont je viens d'être nommé à l'unanimité blibliothécaire honoraire]<sup>57</sup>.

---

<sup>56</sup> *Petit Journal*: À madame George Sand.

<sup>57</sup> *Petit Journal*: passage entre crochet omis.

Tous les respects du coeur.

Alex Dumas.  
25 9bre 1863.

Copie, Folger Shakespeare Library, Washington, 1168-Yc 874-2b2.  
Publications: *Le Petit Journal*, 4 décembre 1863. *L'Indépendante*, anno III,  
n°267, 27 novembre 1863;

#### 47. *George Sand à Alexandre Dumas*

[Palaiseau, 29 janvier 1865]

Mon frère, rendez-moi service, vous faites tout ce que vous voulez, même le succès des autres, et vous aimez cela, vous, c'est tout simple. Grand et bon, ça va ensemble.

Lisez *Raoul de la Chastre*, le roman de mon fils, ce n'est pas ennuyeux. C'est vif et nerveux, ça a des qualités réelles, c'est surtout *sui generis*, et ça a, -- de loin, de très loin --, une fécondité d'événements qui montre qu'on s'est nourri de vous -- Une page de vous sur ce livre lui sera un grand honneur et je vous réponds que Maurice et moi en serons fiers.

Quand le printemps apparaîtra, si vous n'êtes pas envolé avec les hirondelles, venez me voir à Palaiseau. J'ai le coeur tout plein de remerciements à vous faire, car vous rajeunissez et tout ce qu'on lit de vous rajeunit et fortifie.

À vous

G. Sand.  
29 janvier.  
Palaiseau, Seine-et-Oise.

Autographe: Bibliothèque de l'Institut, fonds Spoelberch de Lovenjoul, E 913,  
f. 186-187. 1 p. 1/4 in-8°.  
Publication: G. Sand, *Correspondance*, éd. G. Lubin, t. XIX, p. 59-60.

#### 48. Alexandre Dumas à George Sand

[Paris, 4 avril 1865]

Chère soeur

J'ai lu en trois nuits le livre de Maurice<sup>58</sup>. C'est comme vous le dites une oeuvre assez remarquable pour toucher à l'extraordinaire.

C'est tout à la fois - un livre un roman et un poème --

Quand j'ai travaillé quinze heures dans la journée et que je lis trois heures de nuit cela fait -- je vous en réponds - l'éloge du livre. Je me demande avec curiosité -- mais sans pouvoir me répondre à moi-même par quel procédé il est fait --

Je vais très chère Sand -- vous écrire sur le susdit livre - une longue lettre dans *Le Petit Journal*.

J'embrasse de grand coeur mon neveu Maurice. Il a trouvé du nouveau dans une époque où j'aurais juré qu'il n'y en avait plus.

Je baise bien fraternellement la main qui a écrit tant de chefs-d'oeuvre. Mille millions de tendresses.

Alex. Dumas.

4 avril.

Autographe: Bibliothèque Historique de la Ville de Paris, fonds Sand, G. 3975.

Mentionnée in G. Sand, *Correspondance*, éd. G. Lubin, t. XIX, p. 59.

#### 49. George Sand à A. Dumas

[Palaiseau, 14 mai 1865]

Merci, mon cher frère, pour ce bel encouragement donné par vous à mon fils<sup>59</sup>. Une belle parole qui tombe de si haut est une gloire pour un jeune auteur. C'est aussi une preuve d'affection qui rend heureux, et je prends ma part de cette joie que vous lui donnez.

À vous de coeur

G. Sand.

---

<sup>58</sup> Raoul de la Chastre.

<sup>59</sup> Article dans *Le Petit Journal*, 12 mai, p. 3.

Publication: G. Sand, *Correspondance*, éd. G. Lubin, t. XIX, p. 204, d'après l'autographe communiqué à G. Lubin par Marc Loliée.

### **50. Maurice Sand à Alexandre Dumas**

[Nohant, c. 24 mai 1865]

Attestée par la lettre de G. Sand à son fils, [Palaiseau, 26 mai 1865]: «Ta lettre à Dumas était très bien. Je l'ai envoyée.» et par le carnet d'enregistrement de G. Sand du 26 mai 1865, voir G. Sand, *Correspondance*, éd. G. Lubin, t. XIX, p. 214.

### **51. Alexandre Dumas à George Sand**

[Paris, 4 ou 5 février 1866]

Chère et grande amie  
Hubert<sup>60</sup> est l'homme dont je vous ai parlé pour l'Odéon.  
Mille tendresses.  
Alex. Dumas.

Autographe: BNF, n.a.fr. 24 812, f. 8. Timbre sec: Etoile, cercle chaîné, Sursum Corde.

### **52. Alexandre Dumas à George Sand**

[Paris, 6 février 1866]

Chère et grande amie  
Recommander Hubert c'est me recommander. Voyez donc Doucet<sup>61</sup> comme vous le lui avez promis mais outre cela écrivez-lui une lettre dans

---

<sup>60</sup> Hubert fut de 1868 à 1870 directeur du théâtre de la Renaissance à Nantes, théâtre-cirque fondé en 1867 dans le quartier Saint-Similien par des négociants, les frères Touchais, afin de concurrencer le Grand Théâtre (Théâtre Graslin); après des années prometteuses, ce théâtre périclita à partir de la saison 1870-1871, voir E. Destranges, *Le Théâtre à Nantes des origines à nos jours*, 1902. En 1869, Hubert posa sa candidature auprès de la mairie afin d'obtenir la direction du Grand Théâtre, mais Défossez lui fut préféré.

<sup>61</sup> Charles *Camille* Doucet (Paris, 16 mai 1812-31 mars 1895), après des études de droit, était entré dans l'administration de la liste civile, poursuivant deux carrières parallèles d'auteur dramatique et, jusqu'à la fin de l'Empire, de fonctionnaire modèle de la direction des théâtres, rattachée au

le genre de celle d'Alexandre -- afin qu'il puisse la mettre sous les yeux de Damas-Hynard<sup>62</sup>.

Mon âme se dit la servante de la vôtre en ce monde n'osant pas étendre son vasselage au-delà.

Mille tendresses et tous les respects du coeur.

Alex. Dumas.

6 février.

Autographe: BnF, n.a.fr. 24 812, f. 9. Papier: Etoile, cercle chaîné, Sursum Corde. Copie: Bibliothèque de l'Institut, Fonds Spoelberch de Lovenjoul, E 935, f. 60.

### 53. *George Sand à Alexandre Dumas*

[Paris, 7 février 1866]

Mon cher frère, je ne puis en aucune façon agir contre Mr de La Rounat<sup>63</sup>; mais s'il est vrai, comme tout me le fait croire, que son privilège ne soit pas renouvelé, soyez sûr que Mr Hubert est un homme à qui je confierai avec empressement et satisfaction mon bagage théâtral.

Paris, 7 février 66.

Autographe: Archives du comte Campello.

Publication: G. Sand, *Correspondance*, éd. G. Lubin, t. XIX, p. 692.

---

Ministère d'Etat. Il était directeur général de l'administration des théâtres. Elu à l'Académie au fauteuil de Vigny (4 avril 1865), il en fut secrétaire perpétuel du 30 mars 1876 à sa mort.

<sup>62</sup> Jean Joseph Stanislas Albert de Damas-Hinard, (Madrid, 11 décembre 1805-Neuilly, 10 octobre 1891), traducteur du théâtre espagnol, du *Romancero espagnol* (1845), nommé bibliothécaire au Palais du Louvre le 30 décembre 1848, fut à partir du 7 février 1853 secrétaire des Commandements de l'impératrice. Il donna aussi une traduction du *Poème du Cid* (*Cantar de Mio Cid*).

<sup>63</sup> Aimé Nicolas Charles Rouvenat dit de La Rounat (Paris, 16 avril 1818-25 décembre 1884), auteur de multiples pièces écrites seul ou en collaboration, devint en 1856 directeur de l'Odéon, dirigeant ce théâtre jusqu'en juin 1867, puis à nouveau de février 1880 à sa mort.

**54. George Sand à Alexandre Dumas**

[Paris, 7 février 1866]

Cher frère et maître, je ne veux pas me monter ni pousser à la déroute, ce ne serait pas loyal. Mais je crois que la déroute y est, et vous pouvez confier à votre protégé la lettre ci-jointe. Quand la déroute sera un fait patent, j'aiderai mieux, soyez tranquille.

Vous êtes le meilleur des êtres et je vous aime autant que je vous admire. Ce n'est pas dire peu.

G. Sand.

7 février 66

Autographe: Bibliothèque de l'Institut, fonds Spoelberch de Lovenjoul, E 913, f. 188-189, 1 p. 1/4 in-16°.

Publication: G. Sand, *Correspondance*, éd. G. Lubin, t. XIX.

**55. Alexandre Dumas à Damas-Hinard ou Camille Doucet**

[Paris, 7 ou 8 février 1866]

En mon nom et au nom de Madame Sand Merci

Alex. Dumas.

Autographe: collection J.-L. Debauve. Timbre sec: Etoile, cercle chaîné, Sursum Corde.

**56. George Sand à Alexandre Dumas**

[Paris, 15 décembre 1866]

Attestée par la lettre de G. Sand à Maurice Sand, [Paris, 15 décembre 1866] (Autographe: Bibliothèque de la Ville de Paris, Fonds Sand, G 2181): «Je t'envoie un mot pour le père Dumas. Ecris au-dessous quelque chose de gentil et mets à la poste. Il me croira à Nohant. Explique-lui ce qu'est le livre<sup>64</sup>

---

<sup>64</sup> *Le Monde des papillons* de Maurice Sand, dont Dumas rendra compte dans une «Causerie», imprimée dans *Le Mousquetaire* les 23 et 24 décembre 1866.

et dis à Rothschild de le lui porter.»), voir G. Sand, *Correspondance*, tome XX, p. 235 et 237.

**57. Alexandre Dumas fils à George Sand**

Puys, 6 décembre 1870.

Chère Maman,

Je vous ai écrit deux lettres auxquelles vous n'avez pas répondu ce qui me prouve qu'elles ne vous sont pas arrivées.

J'espère que celle-ci vous arrivera. Mon père est mort hier lundi 5 décembre à dix heures du soir sans souffrance. Vous ne seriez pas pour moi ce que vous êtes, que vous seriez toujours la première personne à qui j'annoncerais cette mort. Il vous aimait et vous admirait plus que tout autre.

Je vous embrasse ainsi que toute votre maison à qui la mienne envoie ses amitiés les plus tendres.

A. Dumas fils.

Copie: Bibliothèque de l'Institut, collection Spoelberch de Lovenjoul, E. 882, f. 527.

**58. George Sand à Alexandre Dumas fils**

Nohant, [17 décembre 1870]

Mon cher fils

Je n'avais rien reçu de vous et j'étais inquiète. Je reçois aujourd'hui, 17 décembre, la triste nouvelle que vous m'annoncez. Une consolation, c'est que ce pauvre père a eu une fin douce, que vous étiez près de lui, et que, jusqu'au bout, vous avez pu veiller sur lui. Gardons-lui toutes les piétés du souvenir. Je suis heureuse de vous savoir tous en bonne santé. Ici, c'est de même, en attendant les événements.

Toutes nos tendresses à vous tous.

Votre maman qui vous aime, et voudrait bien vous embrasser.

G. Sand.

Copie: Bibliothèque de l'Institut, collection Spoelberch de Lovenjoul, E. 882, f. 527.

## Annexe

### A.

#### *1. Gustave Planche à Alexandre Dumas*

[Paris, 24 juin 1833]

Mon cher Dumas, vous avez dit vendredi dernier 21 juin 1833, devant quatre personnes que je n'ai pas besoin de nommer: «Je voudrais de bon coeur avoir un duel avec Planche; mais, si, je le provoquais, il me tournerait le dos et il n'en serait que ça.» Deux de ces personnes ont pu voir par leurs yeux que vous m'avez rencontré dix minutes après ce propos et que vous ne m'avez pas provoqué.

Pendant il est absolument indispensable que je vous demande une réparation publique: l'injure dont il s'agit ici me concerne personnellement et exclusivement; nul autre n'y est mêlé même indirectement.

Comme je suis l'offensé, vous penserez comme moi, je l'espère, qu'il m'appartient de régler la date, le lieu, le genre et les conditions du combat. Mes yeux sont malades et me permettent pas d'écrire, je suis forcé d'ajourner notre rencontre à quelques jours; j'emploierai tous mes soins à en rapprocher le terme; je vous préviendrai et vous prie de vous tenir prêt.

Tout à vous

Paris ce 24 juin 1833

Gustave Planche

P.S. Je n'aurais pas attendu trois jours pour vous faire part de ma résolution si je n'avais compté sur une guérison beaucoup prochaine.

[suspension:]

Alex Dumas

Autographe: collection Jean Tainon, 2 p., seules la signature et la suscription sont de la main de Planche. Publication: Cl. Schopp, «Un duel manqué pour George Sand », *Les Amis de George Sand*<sup>65</sup>, 1984, p. 13.

---

<sup>65</sup> George Sand, Buloz, Félix et Florestan Bonnaire.



## 2. *Alexandre Dumas à Gustave Planche*

[Paris, 24 juin 1833]

Vous m'avez mal compris mon cher Planche, j'ai tenu à rétablir les faits dans leur exacte vérité, mais je tiens beaucoup à la rencontre que vous me proposez. Ces choses-là sont comme un dîner, elles s'acceptent toujours, à moins qu'on se soit invité autre part.

Je suis donc comme vous me l'avez demandé à vos ordres pour le jour et le lieu: quant aux armes ce sera l'affaire de nos témoins.

Tout à vous

Alex Dumas

J'allais vous écrire hier lorsque j'ai reçu votre lettre, une guerre de propos me va peu, et comme je vous crois de l'influence sur Georges S., je comptais vous rendre responsable de tous les caquets qu'elle me faisait depuis deux jours: vous voyez que votre lettre a prévenu la mienne et voilà tout: je vous remercie du bon goût de votre provocation, vous voyez que je sais le comprendre et y répondre.

[suspension:]

Monsieur Gustave Planche

Autographe: Bibliothèque de l'Institut, Fonds Spoelberch de Lovenjoul, E 889, f. 7, papier à en-tête de la *Revue des deux mondes*. Vente: collections Ph. Chasles & Gustave Planche, Drouot, 28 juin 1878, expert Charavay, n° 138. Publications: C.P. Publications: Viens, «An exchange of notes over George Sand», *Modern language Notes*, novembre 1941, p. 549; Maurice Regard, *L'Adversaire des romantiques Gustave Planche*, Nouvelles éditions latines, 1955, II, p. 76-77; George Sand, *Correspondance*, éditée par Georges Lubin, Garnier frères, 1966, t. II, p. 337, note 1; Schopp, «Un duel manqué pour George Sand», *op. cit.*, p. 13-19.

Copie de la main d'A. Dumas, collection Jean Tainon; mention: «copie exacte de la lettre que j'ai remise de la part de Mr Dumas à M. Planche. Gerdès»:

«Vous m'avez mal compris mon cher Planche, j'ai tenu à rétablir les faits sous leur véritable point de vue: mais je tiens en même tems beaucoup à la rencontre proposée: ces choses-là sont comme un dîner elles s'acceptent toujours à moins qu'on se soit invité autre part.

Je suis donc comme vous me l'avez demandé à vos ordres pour le jour et le lieu; quant aux armes ce sera l'affaire de nos témoins.

Tout à vous

Alex Dumas

J'allais [barré: comptais] vous écrire hier lorsque j'ai reçu votre lettre: une guerre de propos de femmes me va peu, et comme je vous crois de l'influence sur G. S. je comptais vous dire que je vous rendais responsable de tous ceux, qu'elle me faisait depuis deux jours: vous voyez que votre lettre a prévenu [barré: ne fait que prévenir] la mienne et voilà tout: je vous remercie du bon goût de votre provocation, vous voyez que je sais le comprendre et y répondre.

[suscption:]

Monsieur

Monsieur Gustave Planche

6: rue des Beaux-Arts

Paris.

### 3. *Gustave Planche à Auguste Véret*

[Paris, 25 juin 1833]

Monsieur

J'ai mûrement pesé les lignes signées de Dumas que vous m'avez apportées hier lundi 24 juin 1833 et voici les questions que je trouve convenable et nécessaire de poser à propos de ces lignes.

Vous m'obligerez, Monsieur, en priant Dumas de les résoudre clairement, par écrit et avec sa signature.

1° Quand il a dit qu'en refusant de descendre au jardin, je paraissais lui *tourner le dos*, quelle était sa pensée, son intention; quel sens positif attachait-il à ces paroles?

2° A-t-il voulu dire que je craignais de le voir et de lui parler?

3° N'a-t-il pas su par Bulos que je voulais descendre et que Bulos s'y est opposé?

4° Ne sait-il pas que j'ai quitté la maison plusieurs minutes seulement après la fin de la discussion et qu'il lui suffisait de monter pour me parler?

5° N'est-il pas vrai que j'ai répondu que ces mots prononcés par lui [devant] 2 des 3 frères: *je vous cherchais* par ces mots-ci: *je suis prêt à vous entendre: voici deux personnes qui nous entendrons?*

6me N'est-il pas vrai également qu'entre Dumas et moi, il n'a été question absolument que de Bulos?

Ayez, Monsieur, l'obligeance de m'envoyer dans la journée la solution signée à ces questions au bureau de la *Revue* entre trois et quatre heures et je vous ferai porter ma réponse.

T. à vous  
Gustave Planche

[suscrit:]  
Monsieur  
Monsieur Auguste Véret  
rue de la Chaussée d'Antin 62  
Paris

Autographe: collection Jean Tainon, 2 p., 1/4; seules la signature et la suscription sont de la main de Planche. Publications: Schopp, «Un duel manqué pour George Sand », *op. cit.*, p. 15.

Copie: Bibliothèque de l'Institut, Fonds Spoelberch de Lovenjoul, E 889, f. 9 [moins T. à vous et la suscription; var.: "par ceux-ci" au lieu de "par ces mots-ci"]. Publications: Viens, "An exchange of notes over George Sand", *op. cit.*, p. 549; Regard, *op. cit.*, II, p. 74-75, n. 2; George Sand, *Correspondance, op. cit.*, t. II, p. 336-337, note 1.

#### **4. Auguste Véret à Alexandre Dumas**

[Paris, 25 juin 1833]

J'ai répondu à Mr Planche que vous ne pouviez répondre à ses questions.

Qu'il était ridicule de poser une demi douzaine de questions pr une affaire si facile à terminer.

Enfin qu'il était inutile qu'il attendît une réponse de vous parce qu'il valait autant vous demander compte de vos pensées et de vos actions.

Je vous le répète je ne pars qu'à 7 heures, si d'ici-là vous pensez avoir sérieusement affaire à Mr Planche, je retarderai avec plaisir mon voyage, et je suis entièrement à vous.

Votre ami  
Auguste  
[suscption:]  
Mons. Alex Dumas

Autographe: collection Jean Tainon, 2 p., 1/4; sur l'autographe précédent.  
Publication: Schopp, «Un duel manqué pour George Sand », *op. cit.*, p. 16.

**5. Auguste Veret à Alexandre Dumas**

[Paris, 25 juin 1833]  
Mon cher ami,

Je viens du bureau de la *Revue*. Mr Planche qui demandait une réponse à 3 heures n'y est point venu.

Voyez ce que vous avez à faire.  
Àv. Auguste

[suscption:]  
Alexandre Dumas

Autographe: collection Jean Tainon, sur la même feuille se trouve le brouillon de la lettre du 27 juin. Publication: Schopp, «Un duel manqué pour George Sand », *op. cit.*, p. 16.

**6. Alexandre Dumas à Gustave Planche**

[Paris, 25 juin 1833]

J'ai dit et je le signe:

Madame, lorsqu'on vient demander une explication en se faisant accompagner d'un homme, on rend l'homme responsable des suites: je ferais volontiers l'homme qui vous accompagne responsable de ces suites, mais il paraît, puisqu'il ne veut pas descendre, qu'il tourne le dos: j'aurais cependant volontiers un duel avec lui.

Alex Dumas

Autographe: Bibliothèque de l'Institut, Fonds Spoelberch de Lovenjoul, E 889, f. 7, papier à en-tête de la *Revue des deux mondes*. Vente collections Ph. Chasles & Gustave Planche, Drouot, 28 juin 1878, expert Charavay, n°138.

Publications': Viens, "An exchange of notes over George Sand", *op. cit.*, p. 549; Regard, *op. cit.*, II, p. 75, n. 2; George Sand, *Correspondance*, *op. cit.*, t. II, p. 336, note 1; Schopp, "Un duel manqué pour George Sand", *op. cit.*, p. 17.

### **7. Alexandre Dumas à Gustave Planche**

[Paris, 25 juin 1833]

Mon cher Planche

Je ne suis ni duelliste ni joueur, mais quand j'avance ma parole ou mon argent jamais je ne les retire.

Vous avez copie du propos que j'ai tenu: je ne rabats pas un mot ce sera notre rencontre seule qui me prouvera que vous ne tournez pas le dos.

Tout à vous  
Alex Dumas

Il n'y a qu'un cas où je pourrais avouer que j'ai eu tort de dire ce que j'ai dit c'est celui où vous m'écririez positivement que n'étant pas l'amant de Me G. Sand, vous ne pouvez répondre ni de ses propos ni ses actes à venir:

Autographe: collection Jean Tainon, 1 petite page. Publication: Schopp, «Un duel manqué pour George Sand», *op. cit.*, p. 17.

### **8. Gustave Planche à Alexandre Dumas**

[Paris, 27 juin 1833]

Mon cher Dumas

N'étant pas l'amant de Madame Sand, je *ne dois répondre ni de ses paroles passées ni de ses paroles à venir*. Il y a plus je n'ai pas le droit de le faire, puisque je n'ai pas eu la permission, comme ami, d'assister à la discussion.

Je vous ai demandé réparation d'un propos insultant pour moi; veuillez le rétracter par écrit ou de vive voix devant témoin, ou m'en rendre raison.

Paris ce 27 juin  
T. à v.  
Gustave Planche

[suspcription:]  
Monsieur Alexandre Dumas  
rue St-Lazare 40  
Paris

Autographe: collection Jean Tainon, 1 p., seules la signature est de la main de Planche.

Publication: Schopp, «Un duel manqué pour George Sand », *op. cit.*, p. 17.

### **9. Alexandre Dumas à Gustave Planche**

[Paris, 24 juin 1833]

Mon cher Planche,

Le bruit public vous désignait comme l'amant actuel de Mad. G.S. Vous donniez créance à ce bruit, en accompagnant cette date lorsqu'elle me vint demander une explication: ne pouvant donc avoir une affaire avec elle je désirais bien sincèrement en avoir une avec vous.'

Aujourd'hui, vous me dites que n'étant pas son amant vous ne pouvez ni de devez répondre de ses propos passés, ni futurs, et que le bras que vous lui donniez, ne lui était donné ni à titre de défenseur ni à titre de répondant: vous comprenez que dès lors le mot qui vous a blessé, nest plus de ma part qu'une absurdité: considérez-le comme tel et dites je vous en supplie dans le premier article que vous ferez sur moi que je suis un imbécille. Je laurai bien mérité en vous cherchant à vous une sottre querelle.

Tout à vous  
Alex Dumas

[suspcription:]  
Monsieur Gustave Planche

Autographe: Bibliothèque de l'Institut, Fonds Spoelberch de Lovenjoul, E 889, f. 11. Vente collections Ph. Chasles & Gustave Planche, Drouot, 28 juin 1878, expert Charavay, n°138. Publications: Viens, "An exchange of notes over George Sand", *op. cit.*, p. 549; Regard, *op. cit.*, II, p. 77; George Sand, *Correspondance*, *op. cit.*, t. II, p. 337, note 1; Schopp, "Un duel manqué pour George Sand ", *op. cit.*, p. 18.

Brouillon de la main d'A. Dumas, collection Jean Tainon, 1 p.: "Mon cher Planche, [barré: Je ne vous apprendrai rien en vous disant que la querelle que je vous cherchais si gratuitement]"

Le bruit public vous désignait comme l'amant actuel de George Sand. Vous donniez créance à ce bruit, en [barré: l'] accompagnant cette dame dans l'explication qu'elle venait me demander; ne pouvant donc avoir une affaire avec elle, je désirais bien sincèrement en avoir une avec vous.

Aujourd'hui, vous me dites [barré: sur votre parole] que [barré: vous n'êtes pas son amant] n'étant pas son amant vous ne devez ni ne pouvez répondre de ses paroles passées, ni futures [barré: l'attaque je] et que le bras que vous lui donniez, ne lui était donné ni à titre de défenseur ni à titre de répondant, vous comprenez que dès lors le mot qui vous a blessé, n'est plus de ma part qu'une absurdité; considérez-le comme tel et dites, je vous en supplie, dans le premier article que vous ferez sur moi que je suis un imbécille. Je l'aurai bien mérité en vous cherchant une aussi sottise querelle.

Tout à vous [barré: mon cher]

Alex Dumas

[mention:] Remise par nuit à Planche.

Publication: Cl. Schopp, "Un duel manqué pour George Sand", *op. cit.*, p. 18.